

Une éphémère tentative d'urbanisation en Europe centre-occidentale durant les VI^e et V^e siècles av. J.-C. ?

Patrice BRUN et Bruno CHAUME

Résumé : L'idée d'un spectaculaire renforcement de la hiérarchie politique au sein des sociétés nord-alpines des VI^e et V^e s. av. J.-C., à la faveur des contacts entretenus avec les Grecs et les Étrusques, a été contestée par un courant dominant de la recherche, depuis une vingtaine d'années. Les découvertes de terrain se sont pourtant accumulées graduellement et ont, désormais, définitivement disqualifié ce courant de pensée. Ses tenants ont rapidement changé d'avis, défendant désormais une opinion diamétralement opposée au primitivisme du courant postprocessualiste. La question d'une urbanisation, si loin de la Méditerranée, quatre siècles plus tôt que prévu, a été formulée et se pose dorénavant, en effet, de manière sérieuse et légitime. Elle devait, selon nous, être envisagée par comparaison avec les phénomènes d'urbanisation qui se sont développés sous la forme des cités-Etats grecques et étrusques à partir de la fin du VIII^e s. av. J.-C. ; ce que nous faisons ici. Nous tentons de montrer, de la sorte, qu'un tel processus était certes en passe d'aboutir, mais qu'il a avorté avant une pleine cristallisation.

Après avoir passé en revue les principales idées dans ce domaine via l'approche traditionnelle, les principes de la *New archaeology* et la réaction postmoderniste si virulente malgré son absence de pertinence, nous soulignons les acquis déterminants d'une nouvelle échelle d'investigation sur le terrain. C'est grâce à ce changement de méthode de recherche que les sites princiers de la Heuneburg, Vix et Bourges sont venus bousculer les critiques primitivistes. Nous avons ainsi les moyens d'examiner s'il est justifié d'appliquer le concept d'urbanisation dans le cas qui nous occupe, en revenant sur la question, fondamentale à nos yeux, de la définition générale de l'urbanisation et en insistant, plus particulièrement, sur les critères archéologiquement exploitables.

Nous rappelons ensuite le contexte global de l'urbanisation durant le I^{er} millénaire av. J.-C. en Europe. Pour la Grèce et l'Italie, nous constatons que le processus concret d'urbanisation demeure très difficile à saisir ; davantage même paradoxalement qu'au nord des Alpes. De la Bavière au Berry, c'est un niveau de complexité politique plus élevé encore que celui envisagé par Kimmig et les systémistes qui s'est affirmé. Nous montrons aussi le caractère improbable et invérifiable de deux hypothèses plus récentes : l'une singulière et « magique » proposée pour expliquer la présence d'un cratère grec dans la tombe de Vix, l'autre envisageant que les sites dits princiers auraient été dépourvus d'emprise territoriale. Nous insistons, au contraire des approches particularistes, localistes et relativistes, sur l'évidence de la mise en place d'une économie élargie à l'échelle continentale et sur le rôle à la fois politique, économique et idéologique majeur des centres princiers. Nous précisons la variété des types d'établissements mise en évidence grâce aux progrès de l'archéologie préventive. Toute une gradation se révèle, en effet, entre la simple ferme et la résidence princière. Ceci confirme le caractère très fructueux du changement d'échelle des opérations de terrain et conduit à soutenir la poursuite des efforts dans ce sens. La question de l'urbanisation s'inscrit, bien entendu, dans celles de la complexification politique, notamment de l'émergence de l'État. Il nous est apparu important, à cet égard, de reprendre les essais d'explication de l'accès probable de femmes au plus haut niveau de pouvoir dans ces sociétés. Ce type de phénomène social semble apparaître, le plus souvent, dans des sociétés fortement hiérarchisées. Ce niveau de complexité transparaît aussi dans l'apparition d'inscriptions sur des poteries de fabrication locale, indices d'une prise de conscience, par certaines élites indigènes, de l'importance de ce moyen de communication, et prémices de l'éclosion d'une société urbaine et étatique. L'inachèvement de ce processus est prouvé par son interruption brutale durant deux ou trois siècles. Il se manifeste aussi dans l'absence près des résidences princières de ces vastes nécropoles périphériques qui cernent invariablement les agglomérations pleinement urbaines.

Nous soumettons enfin à la critique le terme quelque peu galvaudé de « proto-urbain » et proposons celui de « site à l'urbanisation inachevée », qualifiable de site « atélo-urbain », *atélos* signifiant inachevé en grec, préférable car plus explicite, précis et dépourvu d'ambiguïté.

Mots-clés : urbanisation, proto-urbanisation, définitions, comparatisme, VI^e et V^e s. av. J.-C., centres princiers, genre, inscriptions.

Abstract: The idea that political hierarchy was reinforced within northern-Alpine societies of the 6th-5th centuries BC by contacts with the Greeks and the Etruscans has largely been challenged in the last 20 years by dominant trends

in research. The new discoveries that have progressively been made in the field have definitively laid to rest this theory and its protagonists have converted and put forward new theories completely opposing the primitivism of post-processualist thinking. The question of urbanisation in a region far from the Mediterranean and four centuries earlier than recently believed has been raised quite legitimately. We believe it should be seen in comparison to the form of urbanisation that developed in the ancient Greek and Etruscan city-states from the end of the 8th century BC and we will attempt to prove that a similar process was on the verge of succeeding further north but was aborted before its final completion. After reviewing the main ideas using a traditional approach, the principles of “New Archaeology” and its virulent post-modernist reaction, utterly lacking in pertinence, we will underline the decisive advantages of using a new investigative scale in the field. It is largely due to this change in research methods that the aristocratic sites of Heuneburg, Vix and Bourges have overturned the primitivistic critics. We now have the means to examine whether it is justified to apply the concept of urbanism in the present case by reviewing what, in our eyes, is a fundamental question: the general definition of urbanism.

We would like to recall the global context of urbanisation during the 1st millennium BC in Europe. Paradoxically, we find that the process of urbanisation is more difficult to understand in Greece and Italy than in the regions north of the Alps. From Bavaria to the Berry, it is of a more complex political nature than previously envisioned by Kimmig and the systemists. We will demonstrate in passing that the somewhat magical explanation of the presence of a Greek krater in the Vix tomb is not only unverifiable, but also improbable. Finally, the unlikely hypothesis that the so-called aristocratic or princely sites were without any hold on surrounding territory will also be examined.

We will, on the contrary, insist on a more particularist, localist and relativist approach of evidence of a widespread continental economy and of the major political, economic and ideological role played by high-status centres. We will detail the different types of establishment, from the simple farmstead to the aristocratic residence, that have been brought to light thanks to progress made in preventive archaeology, thus highlighting the success of changing scale in the field and thus encouraging continued efforts. The question of urbanisation must of course be considered within a framework of increasing political complexity, specifically with the emergence of the state. It is also important, in this respect, to review the subject of the probable access of women to the highest ranking roles in society, a phenomenon that is mainly apparent in societies with a strong formal hierarchy. Other evidence of this high level of complexity is the appearance of inscriptions on locally produced pottery indicating an awareness by certain indigenous populations of the importance of this type of communication and the first signs of a budding urban state society. The fact that this process remained incomplete is demonstrated by its brutal interruption for two to three centuries, and the absence, near the princely residences, of the vast burial grounds that invariably developed around urban agglomerations.

To conclude we will review the over-used term “proto-urban” and propose the new term “incompletely urbanised site”, or “atelo-urban” (*atélès* meaning incomplete in Greek), as it is more precise and devoid of ambiguity.

Keywords: urbanisation, proto-urbanisation, definitions, comparatism, 6th and 5th centuries BC, princely centres, gender, inscriptions.

LE TITRE de cet article fait écho à celui des actes du colloque de Châtillon-sur-Seine que nous avons organisé en octobre 1993 (Brun et Chaume, 1997a)¹. À l’occasion du quarantième anniversaire de la découverte de la célèbre tombe de Vix, nous avons jugé opportun de réunir l’ensemble des connaissances sur le renforcement du pouvoir dont elle était l’emblème : un spectaculaire, mais éphémère – un siècle, environ – renforcement de la hiérarchie politique au sein des sociétés indigènes nord-alpines, à la faveur des contacts entretenus avec les Grecs et les Étrusques. Le débat avait été vif, car le *mainstream*, le « courant moyen » de l’opinion, dans le milieu archéologique privilégiait alors une attitude hypercritique vis-à-vis des interprétations qui soulignaient, à travers la notion de « principautés », le niveau de complexité organisationnelle de ces sociétés, les jugeant excessives. Cette position postmoderniste a été complètement remise en cause depuis une douzaine d’années par une série d’observations de terrain, dont la première a été la surface beaucoup plus grande que prévue de l’établissement de la Heuneburg, près de Sigmaringen (Wurtemberg). Celle-ci avait, en effet, atteint au milieu du VI^e siècle av. J.-C., plus de 50 ha. Sans l’admettre explicitement, les tenants de l’opinion majoritaire

ont ainsi rapidement changé d’avis, admettant désormais qu’une urbanisation ait pu alors se produire, comme le laissait entendre le titre d’un *Schwerpunktprogramm* qui vient de s’achever : « Frühe Zentralisierungs- und Urbanisierungsprozesse. Zur Genese und Entwicklung frühkeltischer Fürstensitze und ihres territorialen Umlandes » (Krause et Steffen, 2008 ; Krause, 2010). Depuis la reconnaissance des dimensions réelles de l’établissement de la Heuneburg (Kurz, 1998, 2007, 2010 et 2012), la question d’une urbanisation quatre siècles plus tôt que l’émergence des vastes agglomérations fortifiées au La Tène D², à partir de la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C., se pose, en effet, de manière sérieuse et légitime (Brun, 2006). Elle doit, bien sûr, être envisagée par comparaison avec les phénomènes d’urbanisation qui se sont développés sous la forme des cités-États grecques et étrusques à partir de la fin du VIII^e siècle av. J.-C. Des approches de ce type ont été entreprises depuis une vingtaine d’années de façon partielle et souvent dans le cadre d’ouvrages collectifs (Polignac, 1984 ; Osborne, 1987 ; Morris, 1991 ; Damgaard Andersen *et al.*, 1997 ; Hansen, 1997a et 1997b ; Polignac, 1999 ; Hansen, 2000 ; Garcia, 2004 ; Osborne et Cunliffe, 2005 ; Hailer, 2008). Nous pensons utile de poser la question d’une urbanisa-

tion en Europe centre-occidentale, dès les VI^e et V^e siècles av. J.-C., d'une manière plus globale et systématique, à partir de critères de définition plus clairs et généraux. Nous tenterons de montrer qu'un tel processus était en passe d'aboutir, mais qu'il a avorté avant une pleine cristallisation.

BRÈVE HISTOIRE DES IDÉES

L'approche traditionnelle

Le parallèle entre le phénomène social en question et la Grèce antique a été d'emblée esquissé par les archéologues, puisque dès leur découverte, en 1877, les spectaculaires tombeaux monumentaux du Giesshübel près du site de hauteur fortifié wurtembergeois de la Heuneburg ont été comparés à ceux de Mycènes, découverts par H. Schliemann l'année précédente. Il est intéressant de noter que, symétriquement, H. Schliemann, lui-même, s'était inspiré des principautés allemandes du Moyen Âge, un modèle qu'il jugeait compatible avec les sources homériques pour interpréter les données mycéniennes ; la notion de principauté s'avérait, de fait, très prégnante dans une Allemagne non encore pleinement unifiée. D'autre part, la présence, dans nombre des tombes nord-alpines comparables à celles du Giesshübel, de vaisselles grecques ou étrusques des VI^e et V^e siècles av. J.-C. a logiquement suscité des comparaisons avec les cités-États qui exportaient ces pièces de services de banquets. Celles-ci avaient pour beaucoup émergé à la fin du VIII^e ou au VII^e siècle av. J.-C. selon un processus qui présentait d'indéniables analogies avec ce qui s'est produit un peu plus tard en Europe centre-occidentale. Au-delà de la comparaison formelle (une agglomération, souvent fortifiée, associée à des sépulcres ostentatoires), plusieurs archéologues ont bien sûr postulé une relation causale entre ces phénomènes sociaux de part et d'autre des Alpes (Dehn, 1974). La version la plus achevée en a été, sous la notion de *Fürstensitz* (« résidence princière »), celle de l'école de Tübingen (Kimmig, 1969 ; Fischer, 1973 ; Kimmig, 1983), très inspirée par les sources textuelles antiques et médiévales.

Les principes de la *New Archaeology*

À partir des années 1970, de jeunes chercheurs, influencés par les principes de la *New Archaeology*, ont utilisé de nouveaux outils méthodologiques et conceptuels : le traitement quantitatif et spatial des données et l'usage d'observations et de concepts issus de l'anthropologie sociale pour tenter de mieux comprendre l'évolution et la signification des sites dits « princiers » repérés dans une large zone couvrant le Sud-Ouest allemand, le plateau Suisse et le Centre-Est français (Frankenstein et Rowlands, 1978 ; Härke, 1979 ; Wells, 1980 ; Brun, 1987 ; Cunliffe, 1988). Ces sites, relativement équidistants, restaient conçus comme des centres de pouvoir politiques

pour des territoires de l'ordre d'une cinquantaine de kilomètres de rayon en moyenne, organisés sous la forme de chefferies, selon la typologie néo-évolutionniste (Fried, 1960 ; Service, 1962). Inédit jusque-là en Europe non méditerranéenne, le niveau de complexité atteint dans leur organisation par ces formations politiques, était considéré comme le résultat de facteurs à la fois internes (une tendance à la création de formations territoriales centralisées observable au moins dès le Hallstatt B2-3, fin du X^e et IX^e siècle av. J.-C.) et externes (la stimulation opérée par la demande des États grecs et étrusques en matières premières et en esclaves, c'est-à-dire un trafic réalisé selon le principe du don et du contre-don, puisque ces sociétés n'utilisaient pas d'instruments monétaires de même valeur : des sortes de cadeaux diplomatiques créaient une dette impliquant une contrepartie de nature différente, mais de valeur jugée égale ou supérieure selon chacune des parties impliquées).

La réaction postmoderniste

Apparue dans les années 1980 (Hodder, 1982), une réaction radicale s'est constituée en véritable *doxa* au cours de la décennie suivante. D'inspiration postmoderniste, elle a pris la forme d'une déconstruction systématique des interprétations jugées politiquement incorrectes, c'est-à-dire celles qui reposaient sur une conception centralisée, hiérarchisée, systémique, bref moderniste, des formes d'organisation protohistoriques (Bintliff, 1984 ; Gosden, 1985 ; Dietler, 1989 ; Eggert, 1989 ; Dietler, 1990). Dénonçant la faiblesse quantitative inhérente à la documentation archéologique, ces critiques écartaient par principe la convergence – pourtant rare en archéologie pré- et protohistorique – des indices plaçant pour l'émergence de sociétés organisées sur des bases plus complexes que jamais auparavant dans ces régions et liées plus étroitement aussi qu'auparavant aux sociétés plus développées de la zone méditerranéenne. Se référant à des exemples ethnographiques de sociétés bien plus simples au plan politique (les sociétés à *Big Men* de Papouasie-Nouvelle Guinée, par exemple), ils prônaient, « une interprétation de la structure sociale du Hallstatt final [...] bien inférieure, à [...] la grandeur de l'image présentée, aux interprétations plus ou moins fantaisistes [...] si souvent présentes dans la littérature » (Eggert, 1997, p. 292-293). D'une virulence parfois étonnante, ces critiques avaient aussi pour particularité d'être partielles et de ne pas proposer d'interprétation alternative globale, c'est-à-dire de même niveau. A. Sherratt (1995) a montré avec humour les insuffisances documentaires et les présupposés idéologiques de certaines de ces postures hypercritiques, dans le compte rendu d'un article de K. Arafat et C. Morgan (1994) intitulé... « Fata Morgana ».

L'absence de pertinence du postmodernisme

Nous notions, en introduction des actes du colloque de Châtillon-sur-Seine, que « les oppositions binaires étant souvent trompeuses en sciences humaines, elles s'effritent

tôt ou tard pour laisser reparaître les schémas temporairement condamnés, sous des formes plus nuancées et complexes » (Brun et Chaume, 1997b, p. 10). Vis-à-vis du modèle des « résidences princières », la plupart des intervenants réagissaient alors, en effet, de manière dubitative, soulignant les insuffisances documentaires qui ne permettaient pas de valider pleinement cette interprétation. Nous attirions pourtant l'attention sur quelques faux problèmes. Les sites en question n'étaient évidemment pas tous de même niveau; certains ayant même décliné, tandis que d'autres montaient en puissance, comme l'avaient montré très tôt tant S. Frankenstein et M. Rowlands (1978) que H. Härke (1979). La localisation de la tombe et du village ouvert de Hochdorf à une dizaine de kilomètres de la « résidence princière » supposée du Hohenasperg n'était contradictoire qu'avec une perception caricaturale du schéma des « principautés ». Dans toutes les sociétés non étatiques, des tombes monumentales ont, en effet, constitué des marqueurs territoriaux installés soit au centre, soit en limite territoriale, à proximité des grandes voies de circulation. Les tessons de céramique attique découverts dans les vestiges du village, n'avaient qu'un lointain rapport avec la tombe, puisqu'ils étaient plus récents de trois générations; la présence d'un fragment de vase grec sur un site de second plan n'avait, par ailleurs, rien de surprenant dans un contexte où les transports s'opéraient par voies terrestres et fluviales, des cadeaux étaient sans doute offerts à des hôtes de passage particulièrement accueillants et, de plus, où les élites suprêmes étaient tenues de redistribuer la richesse accumulée pour entretenir la fidélité de leur peuple, en particulier de leurs parents, vassaux ou clients; de surcroît sur des terres qui pouvaient fort bien faire partie de leurs possessions. Nous insistions aussi sur le fait que ce type de données doit toujours être traité non pas en « présence ou absence », mais en « fréquence ». Ainsi, le Hohenasperg est supposé puissant en raison de sa morphologie topographique analogue à celle de la Heuneburg ou du mont Lassois, mais surtout de la proximité de trois tombes très riches renfermant chacune plusieurs pièces d'importation exceptionnelles : Kleinaspergle, Grafenbühl, Römerhügel (Kimmig, 1983), bien que les occupations ultérieures aient effacé toute trace du Hallstatt D. Influencés, plus ou moins consciemment, par la vogue postmoderniste, presque tous les chercheurs et en particulier M. Eggert (1997) s'étaient affirmés convaincus de ce que les contrastes hiérarchiques et la dimension des systèmes d'échanges induits par le modèle se trouvaient largement exagérés : pour eux, les élites sociales enterrées dans les tombes riches et monumentales ne résidaient pas forcément sur les sites de hauteurs fortifiées qualifiés de « princiers », sur lesquels, d'ailleurs, insistaient-ils, aucun palais n'avait encore été mis en évidence; ces sites pouvaient fort bien n'être que des centres d'importance locale ayant acquis des pièces de vaisselles méditerranéennes au hasard d'échanges de proche en proche, faisant éventuellement suite à la venue d'une poignée de caravanes, commanditées par des entrepreneurs grecs ou étrusques. Nous insistions, au contraire, sur l'énorme

perte documentaire subie sur la plupart des sites archéologiques et qui contraignait à réévaluer considérablement la quantité des importations grecques et étrusques effectivement arrivées dans ces régions, ce qui invalidait l'hypothèse d'arrivages ponctuels et limités.

Les acquis d'une nouvelle échelle d'investigation

Selon un vieil adage, « les faits sont têtus ». Ils n'ont cessé depuis lors de démentir le parti-pris particulariste et primitiviste des tenants de l'approche postmoderniste. Ils ont même révélé un degré encore plus centralisé, hiérarchisé et connecté avec les cités-États méditerranéennes de ces sociétés que ne l'avaient envisagé ceux qui étaient les cibles de ces critiques. Grâce au changement d'échelle des opérations archéologiques de terrain réalisées ces dernières années, ce sont les indices d'une centralisation encore plus forte que prévue qui sont apparus au cœur de l'Europe occidentale. Dès les ^{vi} et ^v siècles av. J.-C., ce ne sont pas seulement des « résidences princières », c'est-à-dire des sortes de châteaux où siégeaient les chefs suprêmes et près desquels certains se faisaient enterrer en grande pompe, mais des centres de pouvoir de très grande surface, pour certains d'entre eux au moins, où résidaient probablement des milliers de personnes, qui ont, en effet émergé en Allemagne méridionale, en Suisse septentrionale et dans le Centre-Est de la France.

À la Heuneburg, outre la surface inattendue de l'agglomération tout entière, les travaux publiés récemment ont mis en évidence la présence de fortifications externes d'une dimension et d'une qualité impressionnantes, la coexistence de bâtiments d'architecture variée, dont certains de grande taille et probablement dotés d'un étage, et d'ateliers artisanaux spécialisés à l'intérieur de la fortification interne (Kurz, 2010; ici fig. 1). La découverte d'une nouvelle tombe très riche dans l'environnement proche de cette agglomération, au lieu-dit Bettelbühl est venue, par ailleurs, confirmer la montée en puissance des élites locales dès le début du Hallstatt D1 (Krause et Ebinger-Rist, 2012).

À Vix, les prospections géophysiques et les fouilles ont révélé, sur la plateforme la plus élevée, l'existence d'un rempart très soigné, d'un parcellaire délimitant une voie de circulation, des espaces de stockage en vastes greniers et des bâtiments d'habitation, parmi lesquels plusieurs constructions monumentales à abside au torchis peint, flanqué de bâtiments de dimensions plus ordinaires, mais de forme comparable. P.-Y. Milcent interprète comme « une ferme hypertrophiée en guise d'acropole » l'organisation du plateau sommital de Vix (Milcent, 2012). Son hypothèse comme la restitution graphique inexacte qu'il présente ne repose sur aucun élément factuel sérieux; elle ne tient pas compte non plus des découvertes des trois dernières années qui invalident totalement cette conjecture. Cette parcelle a aussi livré près de 400 fragments de vases attiques s'ajoutant à ceux qui avaient été trouvés lors des fouilles anciennes. Comme à la Heuneburg, un second système fortifié, englobant le premier a été

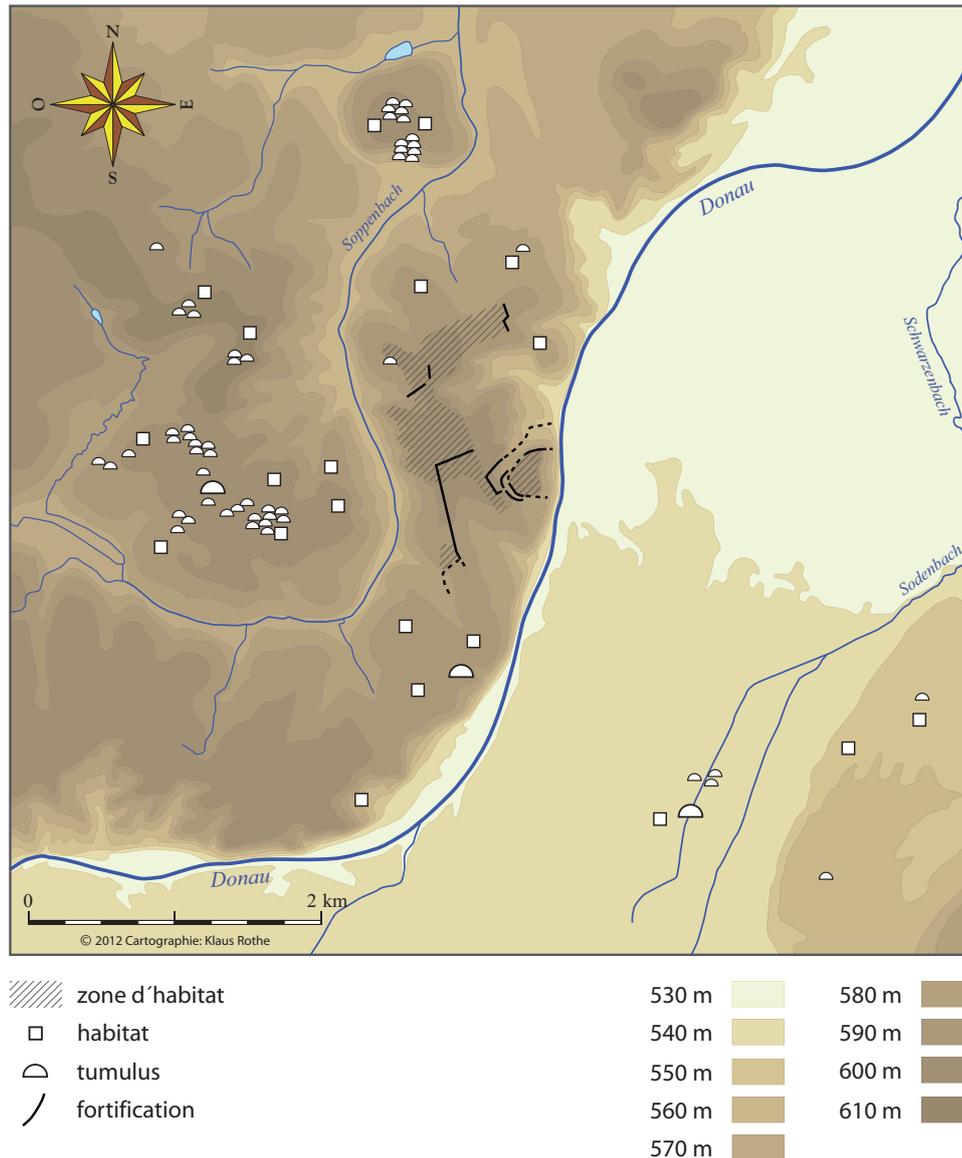


Fig. 1 – Plan du site de la Heuneburg dans son environnement au Hallstatt D1 (d'après Kurz, 2010 et 2012).

Fig. 1 – Plan of the Heuneburg site and its surrounding area during Hallstatt D1 (after Kurz, 2010 and 2012).

confirmé à Vix. Le dispositif d'ensemble y est cependant plus gigantesque encore qu'au bord du Danube. Les levées de terre protégeant le mont et venant s'appuyer sur le lit de la Seine en contrebas, d'une largeur et d'une hauteur impressionnantes, étaient en effet surmontées de remparts parementés et précédés de fossés d'une largeur et d'une profondeur équivalentes. Une surface de près de 50 ha, composée de parties hautes et basses, se trouvait, de la sorte, enclose, laissant imaginer l'énorme quantité de travail mise en œuvre par les autorités locales (Chaume et Mordant, 2011 ; ici fig. 2).

À Bourges, les indices ne sont pas sans ambiguïté. La présence de fragments de céramique attique dans plusieurs fosses, vestiges d'activités principalement métallurgiques, à 4 km de la ville actuelle où quelques fouilles non jointives avaient livré les indices – à l'exception, toutefois, de la fortification dans l'état actuel des connais-

sances – d'un centre « princier » étendu et entouré de tombeaux monumentaux, semble donner là aussi du crédit à l'hypothèse d'une agglomération importante. P.-Y. Milcent (1999) avait bien proposé, dans sa thèse de doctorat, d'interpréter le site de Bourges comme une grande ville, sur le modèle supposé des cités golasecciennes de Castelletto Ticino (culture de Golasecca, dans le bassin du Tessin) et de Côme, avec lesquelles on devinait, certes, des relations économiques et culturelles, mais, il l'envisageait comme un clone isolé en territoire barbare. La conception d'une ville unique, non connectée à un réseau d'agglomérations de niveau analogue, se trouve, bien sûr, dépourvue de toute crédibilité. Ajoutons d'ailleurs que les arguments demeurent incertains puisque l'occupation dense et les remaniements incessants depuis le II^e siècle av. J.-C. ne donnent pas la possibilité d'affirmer que les caractéristiques physiques d'une urbanisation étaient

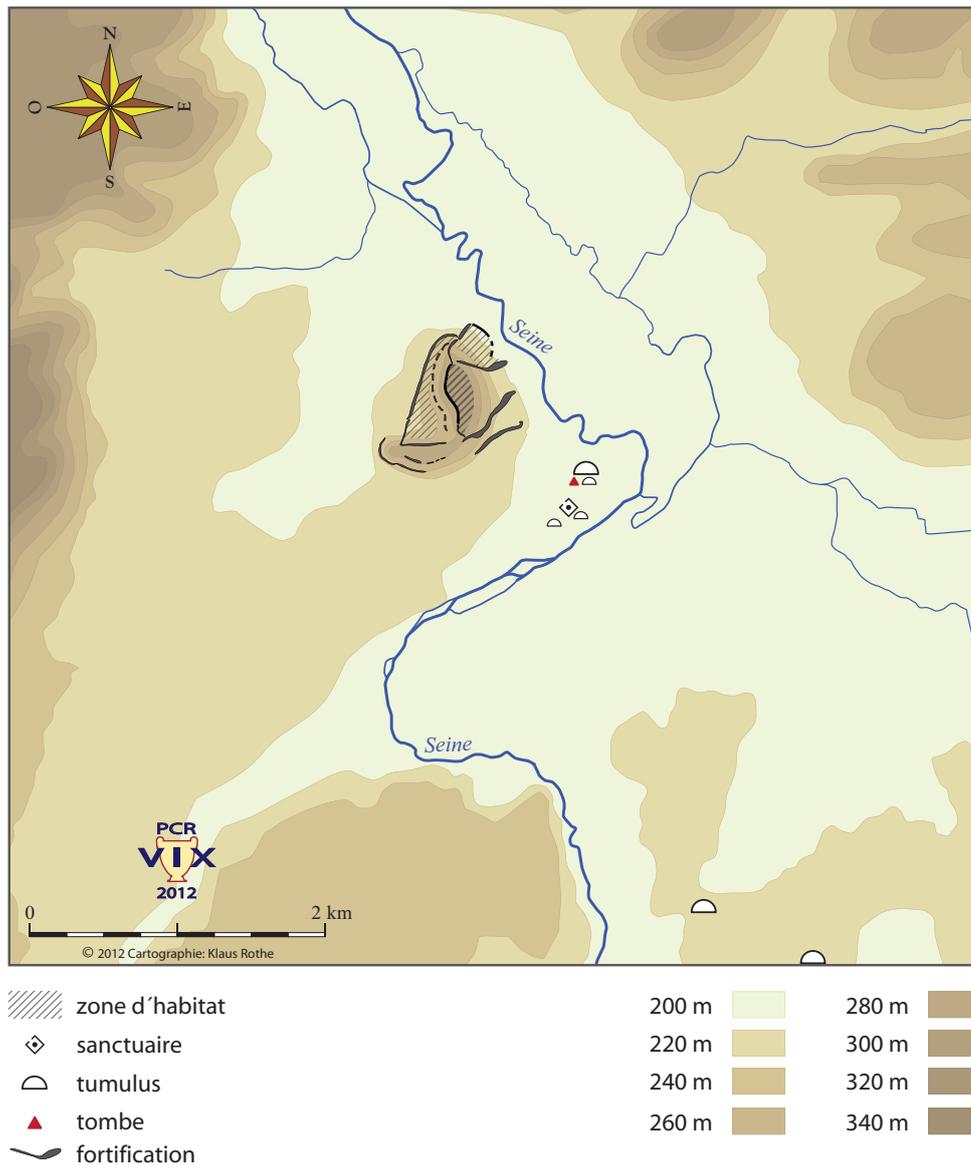


Fig. 2 – Plan du site de Vix - le mont Lassois dans son environnement au Hallstatt D2-D3 (d’après Chaume, 2003 ; Böttinger *et al.*, 2011).
Fig. 2 – Plan of Vix-le Mont Lassois and its surrounding area during Hallstatt D2-D3 (after Chaume, 2003; Böttinger *et al.*, 2011).

effectivement présentes dans l’actuelle vieille ville aux VI^e et V^e siècles av. J.-C. (fig. 3).

Ce sont, en somme, les observations réalisées à la Heuneburg et les indices monumentaux mis en évidence à Vix qui tranchent définitivement le débat sur l’existence, dès cette époque, de grosses agglomérations. Confrontés à des indices aussi spectaculaires, la plupart des auteurs les plus critiques jusque-là, ont peu à peu modifié leur point de vue et défendu la thèse, certes plus séduisante pour le grand public, d’une urbanisation ou proto-urbanisation plus précoce que prévue dans cette région (Augier et Krausz, 2012 ; Buchsenschutz et Ralston, 2012). Il est intéressant pour l’histoire des idées de rappeler ces errements récents et d’évaluer sereinement cette passionnante question à la lumière des travaux plus généraux sur les processus d’urbanisation, afin d’examiner s’il est vraiment pertinent d’appliquer ce concept dans le cas qui nous occupe.

MISE EN PERSPECTIVE DE L’URBANISATION EN EUROPE

Une nécessaire définition générale de l’urbanisation

Toute démarche scientifique suppose l’établissement de catégories répondant à des critères explicites. Le concept de ville ou de site urbain est utilisé pour des formes d’habitat de périodes et de régions du monde très variées. Pour le dernier millénaire av. J.-C., en particulier, au cours duquel se sont produits les phénomènes d’urbanisation abordés ici, il convient de s’interroger sur ce qu’avaient en commun les cités-États grecques et étrusques et les agglomérations de l’intérieur du continent. Cette option s’oppose à celle des auteurs de la mouvance postmoderniste (Damgaard Andersen *et al.*,

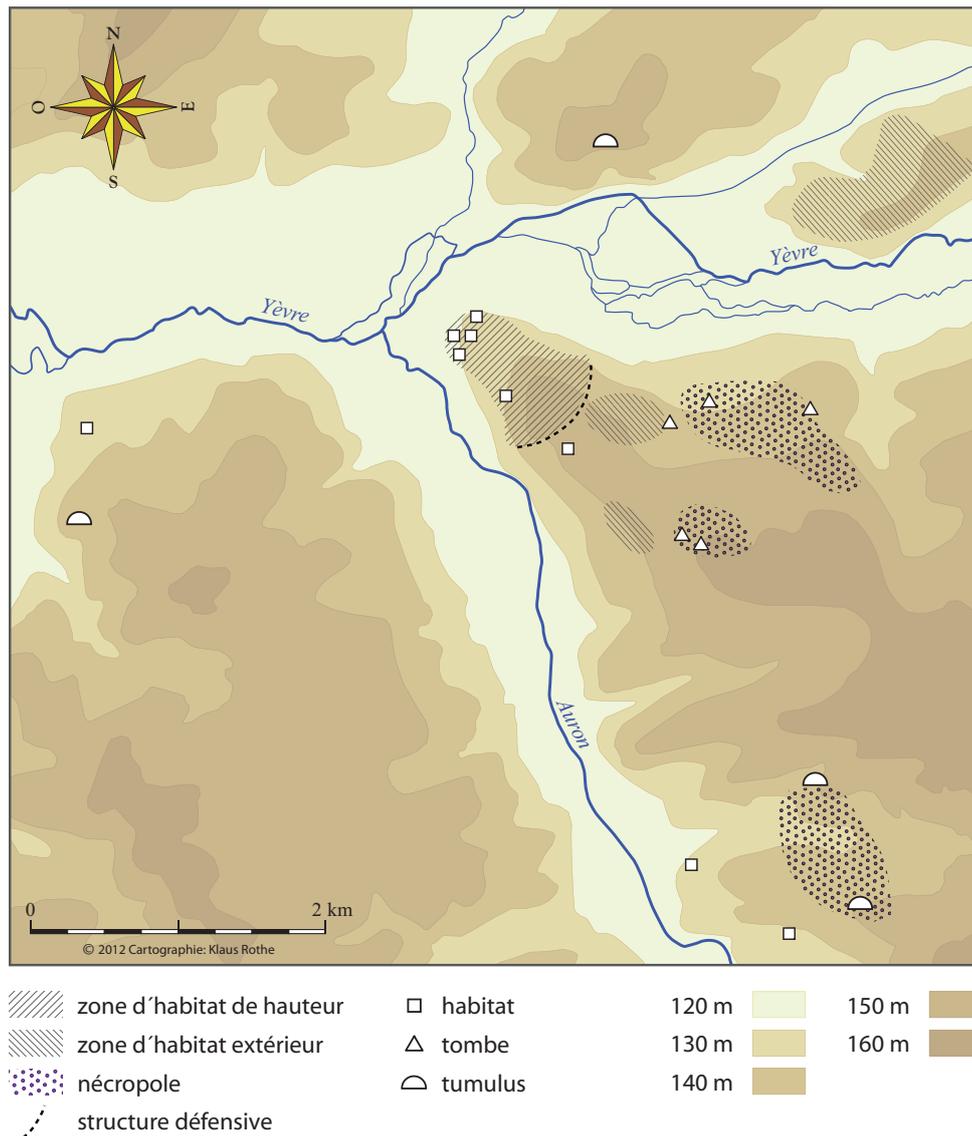


Fig. 3 – Plan du site de Bourges dans son environnement au Hallstatt D2-D3/La Tène A (d'après Milcent, 2004 et 2012).

Fig. 3 – Plan of Bourges and its surrounding area during Hallstatt D2-D3/La Tène A (after Milcent, 2004 and 2012).

1997) qui jugeaient, dans un ouvrage collectif intitulé *Urbanization in the Mediterranean in the Ninth to Sixth Centuries BC*, qu'il est impossible de donner une définition unique du terme urbanisation. Déclaration étonnante : on perçoit mal en effet, à ce niveau d'élasticité, l'utilité d'un tel concept et, par conséquent, le choix qu'ils en ont fait en guise de problématique de recherche et de titre d'ouvrage.

Pour tous les sites urbains, la définition la plus utilisée par les archéologues et les historiens de l'Antiquité repose sur le caractère aggloméré de l'habitat et la présence de monuments et d'espaces publics, civils ou religieux. Elle s'avère peu satisfaisante car les archéologues ont rarement la possibilité administrative et les moyens humains et financiers d'étendre leurs investigations à la totalité des surfaces urbanisées. Ils doivent donc toujours être conscients de ce que leurs sondages ou leurs fouilles très partielles ne constituent que rarement un

échantillon représentatif de la réalité du site, ce qui a toutes les chances de les faire passer à côté des vestiges des monuments attendus. Mais la présence de monuments sur l'échantillon spatial mis au jour ne peut pas non plus être considérée comme déterminante puisque ces édifices ne sont pas une propriété exclusive des villes ; songeons, par exemple aux vastes sanctuaires ruraux attestés dans diverses civilisations (Wheatley, 1972).

Notons toutefois qu'à la suite des travaux fondateurs de É. Durkheim (1893 et 1895), M. Weber (1923) et V. G. Childe (1950), les critères traditionnels sont en réalité plus nombreux et doivent être utilisés de manière combinée. Il s'agit de :

- la concentration d'un nombre relativement grand de personnes sur une aire restreinte ;
- la spécialisation artisanale ;
- l'appropriation de surplus économiques par une autorité centrale ;

- la présence d’une architecture publique monumentale;
- l’évidence d’une stratification sociale développée;
- l’usage de l’écriture, d’un art naturaliste et l’émergence des sciences;
- l’existence d’un commerce extérieur;
- l’appartenance au groupe fondée sur la résidence plutôt que sur la seule parenté.

Bien que plus complets, ces critères présentent aussi des insuffisances. Ils ne précisent d’abord pas assez la nature fondamentale d’une ville par rapport à d’autres formes d’établissements. Ils manquent aussi de précisions sur :

- le niveau et la surface de la concentration humaine minimale nécessaire pour dépasser le stade de simple village;
- le degré de spécialisation des tâches (périodicité, niveau de technicité, niveau de dépendance vivrière);
- le niveau de stratification sociale et de développement artisanal et artistique, etc.

C’est, sans doute, pourquoi ils sont très rarement utilisés de manière complète et systématique.

Une autre définition, forgée par les géographes à partir de comparaisons élargies, paraît beaucoup plus pertinente : fondamentalement, un site urbain est d’abord un espace de densité et de diversité élevées et un centre au sens non pas forcément géométrique, mais de la capacité attractive et polarisante qu’il possède (Lussault, 2003). La ville se définit par une densité, une diversité et une centralité de haut niveau. En d’autres termes, une ville valorise, au niveau local, la proximité permanente et temporaire de nombreux individus aux activités très diverses, en permettant des économies dites précisément « d’agglomération » dans tous les domaines sociaux. C’est ainsi le cas en matière :

- de contrôle politique (c’est le siège ou un relais du pouvoir central, de ses instances de gouvernement et de sa force armée; il est souvent fortifié durant les périodes d’émergence);
- d’efficacité économique (s’y côtoient des ateliers permanents, de haute technicité pour des productions artisanales variées, ainsi que des dispositifs de stockage volumineux);
- de contacts culturels et commerciaux (s’y concentrent des vestiges de relations d’échanges avec des partenaires variés à l’intérieur et à l’extérieur du territoire polarisé);
- de reproduction sociale (s’y rassemblent une population abondante, permanente et de passage et s’y observent les indices du maintien de l’organisation et du lien social dans les dimensions politiques et économiques susdites, mais aussi idéologiques, c’est-à-dire les modes d’expression culturels et identitaires traditionnels, dont les dispositifs rituels et cultuels).

Au niveau régional et au-delà, une ville valorise toujours une situation dans un réseau, c’est-à-dire une position relative dans une hiérarchie complexe de fonctions productives, sociales, territoriales et jusque dans l’espace des représentations mentales collectives (Pumain *et al.*,

1989; Sanders, 1992). Elle se trouve à la tête d’une hiérarchie d’établissements subalternes, de la ferme la plus simple à l’agglomération secondaire et, au-delà, en connexion avec des établissements équivalents, voire supérieurs; comme des cités-États dans le cas qui nous intéresse ici. Cette définition « fonctionnelle » s’avère à la fois nécessaire et suffisante, les précédentes n’étant que partiellement indicatives et par conséquent insuffisantes. En somme, les critères archéologiques pertinents pour décider si nous avons ou non affaire à une ville seront :

- la densité estimée, c’est-à-dire pour un nombre d’habitants correspondant au seuil démographique de 5 000 habitants, le plus souvent reconnu dans le monde contemporain (Haggett, 1965), et une surface de 50 ha, elle serait de l’ordre de 100 habitants/ha (la densité moyenne dans les villes actuelles est de 107 hab./ha en Amérique du Nord, 206 hab./ha en Amérique du Sud, et beaucoup plus en Afrique noire : 369 hab./ha et en Asie du Sud : 887 hab./ha; ONU-Habitat, 2006);
- la durabilité de l’établissement, dont l’une des manifestations est le développement de nécropoles dans la proche périphérie, le long des voies d’accès;
- la diversité des activités dans les domaines à la fois politiques, économiques et idéelles;
- la centralité, c’est-à-dire la position hiérarchique comme tête du réseau local pour l’ensemble des établissements contemporains (fermes, hameaux, villages);
- la connexité saisie à travers la distance, les indices de relations économiques, politiques, idéologiques avec les autres agglomérations de niveau équivalent ou supérieur;

Ce sont, en somme, les principaux facteurs qui contribuent à la densification sociale (Brun, 1995 et 1996a; Brun *et al.*, 2000).

Les limites documentaires de l’archéologie

Il importe, bien entendu, d’évaluer au plus juste les limites documentaires de l’archéologie. Tous les sites archéologiques, même les mieux conservés, ont subi une énorme perte qualitative et quantitative de documents, donc d’informations. De nombreux filtres se sont interposés entre la réalité de l’époque et les vestiges observables aujourd’hui. Tout archéologue considère ce point comme une évidence. Nombreux sont pourtant ceux qui sous-estiment de fait cette perte documentaire. Même les tessons de poterie produits localement, qui forment toujours la majeure partie des vestiges sur les sites d’habitat des âges du Bronze et du Fer, ne représentent qu’une infime partie de la poterie qui fut effectivement utilisée sur les établissements de ces périodes, quels qu’ils soient. C’est à cette aune qu’il convient d’estimer l’importance relative des fragments de récipients importés des cités-États grecques et étrusques trouvés à des centaines de kilomètres de leur lieu de fabrication. Un tesson de céramique attique, par exemple, c’est-à-dire un fragment de vase fabriqué à Athènes même, a ainsi très peu de chance d’être arrivé en Bourgogne ou dans le Wurtemberg par hasard. Il implique, statistiquement, la présence initiale

d'un nombre de pièces bien plus élevé et suppose, par conséquent, l'existence de transferts fréquents et abondants (Brun, 1997). Les fouilles élargies auxquelles on se livre plus souvent désormais, montrent d'ailleurs, comme nous le notions il y a vingt ans, que des tessons grecs parvenaient non seulement entre les mains des élites sociales, mais aussi de personnes installées hors des centres de pouvoir et, sans surprise, le long des voies qui y conduisaient.

Il convient aussi de rappeler que la cohérence et la richesse des données archéologiques aujourd'hui disponibles pour les VI^e et V^e siècles av. J.-C. dans le Sud-Ouest de l'Allemagne, le Nord-Ouest de la Suisse et le Nord-Est de la France sont, proportionnellement, parmi les plus élevées d'Europe. Cela signifie que brandir les lacunes documentaires pour s'interdire tout essai d'interprétation en jugeant l'exercice prématuré, revient à censurer toute proposition d'explication globale en matière d'archéologie. Des lignes de force, des tendances lourdes se dessinent au contraire depuis longtemps et se renforcent au fur et à mesure des découvertes. Le changement d'échelle des investigations archéologiques de terrain, grâce à des moyens qui permettent désormais de travailler enfin à l'échelle des établissements étudiés, a démontré ces dernières années que tous les discours sur le passé ne sont pas équiprobables, qu'il ne s'agit pas d'une question de point de vue motivé par des considérations actuelles. Les hypothèses que nous proposons (Brun, 1987 ; Brun et Chaume, 1997a) peuvent être validées ou invalidées. Les critères d'urbanisation proposés plus haut, peuvent dorénavant être reconnus pour les toutes premières villes comme pour les plus récentes à propos desquelles on dispose de sources textuelles ; à moins, évidemment, que les reconstructions successives au même endroit aient détruit une proportion trop élevée des vestiges initiaux.

Le contexte global de l'urbanisation du I^{er} millénaire av. J.-C. en Europe

Les phénomènes d'urbanisation en rapport avec les changements sociaux des VI^e et V^e siècles av. J.-C. au nord-ouest des Alpes s'avèrent clairement liés à l'intensification des réseaux d'échanges qui sont redevenus très actifs dans le bassin oriental de la Méditerranée. Les cités-États qui ont émergé aux VIII^e et VII^e siècles av. J.-C. en Grèce, renouaient, en effet, avec la forme d'organisation urbaine et étatique de la civilisation mycénienne dont la désintégration, quatre siècles plus tôt, avait symétriquement accompagné l'effondrement du système très dynamique animé par les empires hittite et égyptien et les petits États de la côte méditerranéenne de la Syrie à la Palestine. Ces cités-États relayaient, elles aussi, les flux économiques et culturels issus des États plus ou moins vastes du Proche et du Moyen-Orient de l'époque : Égypte, Ourartou, Louristan, Assyrie, Nord de la Syrie, Sud de la Turquie, Phénicie, Chypre. Certaines cités égéennes réceptrices s'avèrent avoir été plus impliquées dans ces réseaux que d'autres : Athènes, Olympie, Delphes, Samos, Dodone, Rhodes, ainsi que celles de Crète et d'Eubée. Parallèle-

ment à leurs homologues phéniciennes, elles ont répercuté cette dynamique vers l'ouest et en particulier vers le monde tyrrhénien : Pythécusses, Cumes, Étrurie, Latium, Sardaigne. Ces transferts de biens, de personnes et d'idées se sont manifestés d'une manière très visible dans le fameux phénomène orientalisant (Gras *et al.*, 1989 ; Burkert, 1992 ; Boardman, 1998), c'est-à-dire la diffusion d'est en ouest, à travers la Méditerranée, de milliers d'objets témoignant d'exportations physiques de biens, mais aussi de modèles, de thèmes et de techniques. Longtemps envisagé du seul point de vue stylistique, ce phénomène suppose, logiquement, des relations économiques, politiques, idéologiques mettant en jeu l'organisation globale des sociétés en interaction, au premier rang desquelles leurs élites sociales, comme l'attestent :

– la rareté des matériaux utilisés : bronze, argent, or, ivoire, albâtre, stéatite, œufs d'autruche, coquilles marines, faïence ;

– la fonction socialement valorisée des objets : cultes (candélabres, brûle-parfums), banquets (chaudrons, situles, cœnochoés, coupes, gobelets, patères), parures ;

– la richesse des thèmes iconographiques représentés, à la fois exotiques et exubérants : végétaux (palmettes, tresses, volutes, rosettes, spirales), animaux (lions, panthères, serpents), hybrides (sphinx, lions ailés à visage humain, griffons, sirènes, taureaux ailés), parfois organisés en frises narratives.

À la suite de l'installation de Grecs et probablement de Phéniciens sur l'île d'Ischia au large de Naples, au début du VIII^e siècle av. J.-C., des biens de style orientalisant ont été adoptés par les sociétés italiennes, elles-mêmes travaillées par de profonds changements sociaux liés à l'intensification de réseaux d'échanges entretenus jusque dans le Nord de l'Europe. Parmi ces sociétés en forte mutation, les Méditerranéens plus orientaux ont pris contact avec les porteurs de la culture villanovienne, mère de la civilisation étrusque.

Au tournant des VIII^e et VII^e siècles av. J.-C., il ne fait aucun doute que les sociétés de la péninsule Italienne ont activement contribué à rétablir la connexion des réseaux d'échanges méditerranéens et centre-européens, en particulier via les Alpes orientales. En témoignent les situles historiées qui illustrent, en s'inspirant de la manière figurative typique du style orientalisant, des scènes de cour, probablement légendaires ou mythologiques, propres aux populations du Nord de l'Adriatique (Frey, 1962). Ces sociétés, elles-mêmes organisées en groupes territoriaux disposant de centres fortifiés à proximité desquels étaient érigées des tombes ostentatoires sous tumulus, entretenaient des relations suivies avec des groupes plus septentrionaux, jusque sur le cours autrichien du Danube et de manière plus diffuse au-delà. Les impressionnants dépôts funéraires de certains tombeaux monumentaux, datant de la fin du VIII^e au début du VI^e siècle av. J.-C. l'affirment sans ambiguïté. Les exemples de la tombe à cuirasse de Stična (Božič, 2009), de la tombe au chariot cultuel de Strettweg (Egg et Stawinoga, 1996), de celle au masque et aux gants de bronze de Klein-Klein « Kröllkogel » (Egg et Kramer, 2005), de celle à épée avec pommeau en ivoire

d'éléphant de Hallstatt (Kromer, 1959) ou de celles à char pour des femmes très richement parées de Mitterkirchen (Pertlwieser, 1982), sont éloquentes. Dans une moindre mesure, les nombreuses tombes à char de toute cette zone, avec une densité plus forte encore dans la région de Prague (Chytráček *et al.*, 2010) suggèrent aussi, sans grand risque d'erreur, l'affirmation d'une organisation stratifiée des groupes sociaux, le long, précisément, d'un axe assez large d'échanges, comportant plusieurs voies alternatives entre l'Adriatique et la Baltique. Par cet axe anastomosé transitaient divers biens, dont l'ambre balte – en quantité alors fortement croissante – reste le plus aisé à identifier pour l'archéologie. Le cimetière tumulaire de Stična se montre parfaitement représentatif de cette articulation renforcée de réseaux auparavant déconnectés : six tombes du tumulus 48 (Gabrovec *et al.*, 2006 ; Gabrovec et Teržan, 2008) contenaient un total de plus de 20 000 perles de verre – un matériau et une technique originaires du Proche-Orient – qui étaient assemblées avec de très nombreuses perles en ambre balte pour composer d'imposants pendentifs (Wells, 1981).

Dans toutes ces tombes, l'abondance et/ou le luxe de la vaisselle signalent l'importance du banquet pour les membres de l'élite sociale enterrés en grande pompe ; cette vaisselle symbolisait le banquet funéraire, bien sûr, mais, plus généralement, le banquet comme élément crucial de leurs stratégies de pouvoir. Ces personnes de haut rang offraient à profusion, dans diverses circonstances, nourritures et boissons, afin de s'afficher en modèles de convivialité, de solidarité, de sociabilité, de générosité et d'étaler avec ostentation leur richesse, leur pouvoir, leur bonne fortune, la protection divine dont ils bénéficiaient, c'est-à-dire leur légitimité. Les sources textuelles et ethnographiques démontrent l'universalité de cette pratique dans les sociétés hiérarchisées et la multiplicité des occasions d'organiser un banquet spectaculaire : naissances, rites de passage à l'âge adulte, mariages, victoires militaires, changements de statuts, travaux d'intérêt collectif, funérailles, etc. (Hayden et Dietler, 2001 ; Poux, 2004 ; Hayden, 2008). À l'occasion des funérailles, les proches du défunt montraient, de plus, qu'ils avaient la capacité et la volonté de continuer à assumer les fonctions de chef politique et religieux. Ils diffusaient de la sorte, un message au cours d'une cérémonie muée en une vaste opération de communication destinée à la population locale, mais aussi, probablement, à des potentats étrangers invités. La dépense ne se bornait pas, en effet, à s'attirer les faveurs des invités et à les impressionner de manière temporaire ; elle visait ici à imprégner durablement les mémoires en marquant le paysage. Il y a lieu de penser que la dépense était d'autant plus élevée que la situation de la famille dirigeante était instable, c'est-à-dire durant les périodes de difficultés politiques et économiques, plus particulièrement dans les territoires qui contrôlaient une voie de communication par laquelle transitaient beaucoup de biens, de personnes et d'idées ; situation favorable à l'enrichissement tant matériel qu'intellectuel, mais aussi toujours potentiellement déstabilisante pour l'organisation sociale traditionnelle (Brun *et al.*, 2010). Le déve-

loppement matériel tend toujours, en effet, à modifier les équilibres sociaux et les idées nouvelles bousculent inévitablement les cadres conceptuels traditionnels.

Il n'est pas indifférent de noter ici que, dès cette période, des tombes de femmes figurent assez fréquemment parmi les plus ostentatoires. Elles font écho, là encore, à des pratiques attestées en Italie à la fin de la période villanovienne et au début de la période étrusque. Deux exemples de tombes féminines richissimes de la première moitié du VII^e siècle av. J.-C., et qualifiées pour cela par nos collègues italiens de « princières » viennent immédiatement à l'esprit : la tombe Regolini-Galassi de Cerveteri avec ses bijoux en or par dizaines et la tombe Barberini de Préneste avec ses objets orientalisants (Winther, 1997). À la différence de ce qui s'est produit ensuite, en revanche, les objets fabriqués dans les cités-États méditerranéennes en cours de consolidation ne parvenaient encore qu'en nombre restreint en Europe centrale. Les réseaux à très longue distance fonctionnaient de nouveau, mais les échanges ne s'opéraient alors que de proche en proche, de manière discontinue et probablement indirecte.

Les réseaux d'échanges transeuropéens traversant ou longeant les Alpes occidentales n'étaient apparemment pas aussi actifs que ceux de l'Est aux VIII^e et VII^e siècles av. J.-C., mais, ils les ont supplantés au VI^e. Des potentats locaux sont alors montés en puissance, d'abord entre l'entrée du fossé rhénan et le cours supérieur du Danube, c'est-à-dire dans une zone-carrefour exceptionnelle en Europe, puisque dans cet espace d'une centaine de kilomètres de rayon, on communiquait avec les bassins du Rhône, donc la Méditerranée, du Rhin, donc la mer du Nord et du Danube, donc toute l'Europe centrale jusqu'à la mer Noire. Cette intensification des trafics matérialisés par les pièces d'importation grecques et étrusques a stimulé la tendance déjà très accentuée des sociétés locales à une croissance des inégalités. À ces facteurs locaux se sont ajoutés les effets du désir mimétique (Girard, 1978) vis-à-vis des élites est-alpines de même culture hallstattienne, de la consolidation des cités-États, donc l'attraction grandissante qu'engendre toujours le développement urbain et de la fondation de comptoirs commerciaux à l'Ouest de la Méditerranée, sur les côtes de la Provence, du Languedoc, du Roussillon et de la Catalogne. Cette stimulation transparait dans l'investissement massif réalisé par certains potentats nord-alpins dans la construction d'établissements fortifiés de grandes dimensions et de tombeaux monumentaux dotés de dépôts funéraires ostentatoires affichant, entre autres symboles, ceux des relations entretenues par le défunt et ses proches avec des cités-États méditerranéennes. Ces caractéristiques se sont préférentiellement diffusées vers l'ouest, puis le nord de ce noyau initial (fig. 4 et 5), mais toujours au sein de communautés partageant depuis longtemps déjà un ensemble de traits culturels, témoin d'échanges privilégiés et fréquents de toute nature, notamment matrimoniaux. L'investissement dans des réalisations monumentales valorisait plus spécifiquement une fraction sociale restreinte qui occupait des emplacements topographiquement dominants et

	Sud Wurtemberg	Fossé Rhénan	Nord Wurtemberg	Centre-Est France	Aisne-Marne	Hunsrück-Eifel, Hesse
625	Magdalenenberg Hohmichele Vilsingen Hohmichele 6 HEUNEURG	Buchheim ? Kappel 3 Ihringen 1859 Kappel 1a ? Hügelsheim Ewattingen A/3 Nordhausen 4/4				
530	Giessübel-Tal. 4 Giessüb.-T. 1 Giessüb.-T. 2/3 Giessüb.-T. 4/3	Söllingen ? BREISACH Kappel 1b	Hochdorf Römerhügel Cannstatt 1+2	Ste-Colombe-B. Apremont 1+2 Ste-Colombe-G. Mercey 2	Chouilly-Jog.	Niederweiler ? Bassenheim ?
500	Giessüb.-T. 2/P.	Hatten Ihringen 1	IPF Grafenbühl Esslingen-Sirnau	Vix Mt LASSOIS BOURGES Gurgy V Mantoché 1-4 Conliège		
460		Ensisheim			Pernant	Hundheim Bell Kärlich Worms
LT A		Nordhouse Sessenheim Ihringen 3 Weitbruch 1/1	Kleinaspergle Z. Schwieberdingen Kleinaspergle N.	Bouranton Estissac Bourges-R. Dun La Motte St-Val. Mantoché 4	Ste-Geneviève-des-B. Somme-Bionne	Bad-Dürkheim Rodenbach Weiskirchen 1+2 Schwarzenbach 1+2
400					Somme-Tourbe Berru Condé/Marne	Reinheim ? Bescheid 9+4 Pellingen 1+2
LT B					Beine-Nauroy	Bescheid 10 ? Bescheid 16 ?
300						Waldalgesheim

Fig. 4 – Tableau chronologique des sépultures et des centres « princiers » (en rouge : durée d'occupation des centres princiers majeurs).
Fig. 4 – Chronological table of princely tombs and sites (in red: occupation of the majors princely centres).

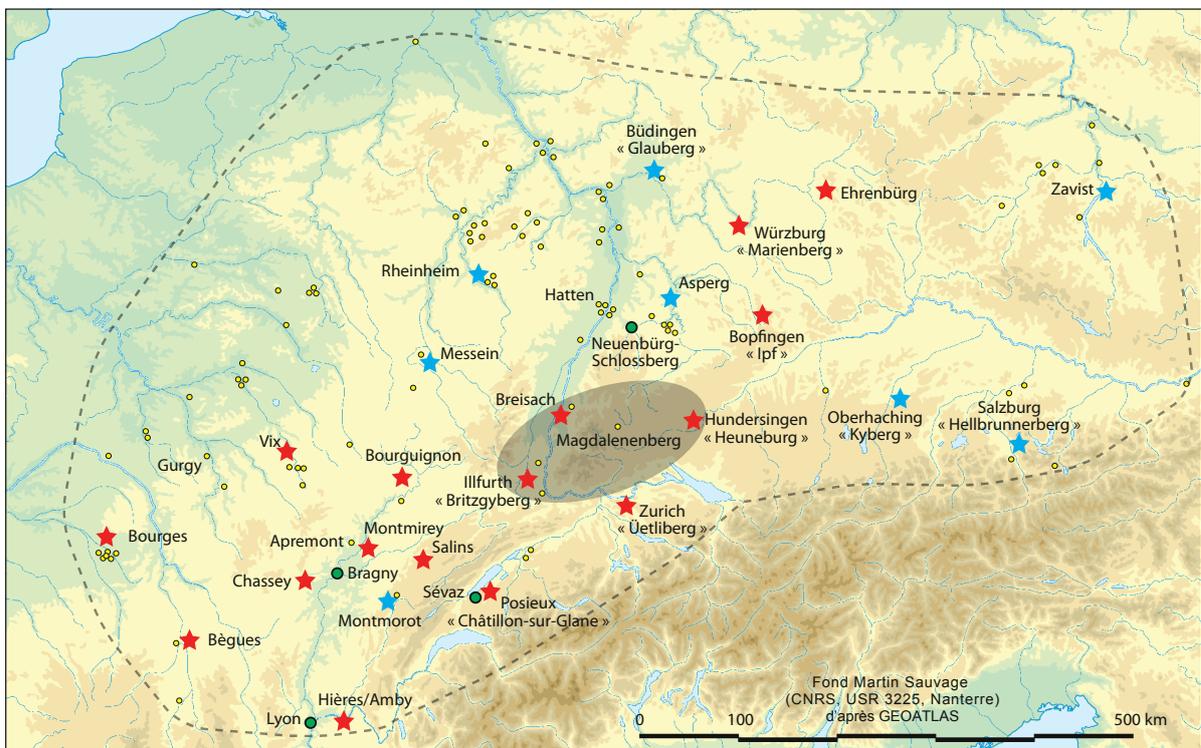


Fig. 5 – Carte du phénomène « princier ». Zone grise : « berceau » du phénomène ; étoile rouge : centre princier attesté ou probable ; étoile bleue : centre princier possible ; cercle vert : important établissement artisanal ; cercle jaune : tombe à importation grecque ou étrusque ; tireté : limite du complexe culturel nord-alpin aux VI^e et V^e siècles av. J. C.
Fig. 5 – Map of the princely phenomenon. Grey area: the cradle of the phenomenon ; red star: probable or attested princely site ; blue star: possible princely site ; green circle: important proto-industrial site ; yellow circle: tomb with Greek or Etruscan imports ; dash: limit of the North-Alpine cultural complex during the 6th-5th centuries BC.

architecturalement impressionnants et qui enterrait ses morts selon des mises en scène très élaborées et coûteuses puisant leurs sources dans des traditions nord-alpines remontant au ^{xiv}^e siècle av. J.-C. : le tumulus hémisphérique, le char et le service de banquet en bronze, d'ailleurs utilisé comme urne si le défunt était incinéré (Chaume, 2007). Bien qu'étrangers et prestigieux, les objets grecs et étrusques étaient, en effet, intégrés à des pratiques indigènes indifférentes aux codes bien connus du *symposium* grec, par exemple. La fréquence – exceptionnelle à l'échelle de la Protohistoire européenne – de ces investissements dans le funéraire signifie probablement qu'ils étaient perçus comme nécessaires à leur légitimation politique et religieuse, en raison d'un état permanent de tension sociale : les dynasties au pouvoir éprouvaient, comme partout lors des périodes de mutation sociale, des difficultés pour résister aux ferments toujours latents de désintégration territoriale.

UNE ARCHÉOLOGIE DE L'URBANISATION DU I^{er} MILLÉNAIRE AV. J.-C. EN GRÈCE ET EN ITALIE

Les cités grecques

À propos de la Grèce, une définition restrictive de la *polis* est longtemps restée en vigueur après le livre fondateur de N. D. Fustel de Coulange (1864). Celle-ci n'aurait pleinement existé qu'à partir du moment où des règles institutionnelles ont fixé les rapports de pouvoirs dans les communautés, c'est-à-dire après la promulgation des premières constitutions écrites au ^{vi}^e siècle av. J.-C. Ce critère – qui confond d'ailleurs de manière fautive les deux dimensions de la cité-État, puisqu'il fait référence à sa dimension étatique alors que tous les États naissants ne sont pas des cités-États, c'est-à-dire des villes-États – a été abandonné par la plupart des spécialistes qui, depuis un quart de siècle, reconnaissent la rupture majeure du ^{viii}^e siècle av. J.-C. (Coldstream, 1977; Snodgrass, 1980, Polignac, 1984; Morris, 1987; Whitley, 1988; Snodgrass, 1993; Whitley, 1995; Mazarakis-Ainian, 2002). À partir du milieu de ce siècle, les données archéologiques indiquent une hausse de la population, de la taille et du nombre des sites et surtout des nécropoles à l'emplacement des cités attestées plus tard par les sources textuelles et les vestiges architecturaux. Ces transformations ont, en effet, probablement inauguré une période de changements rapides et, par conséquent, d'instabilité. Athènes, par exemple, a changé plusieurs fois de coutumes funéraires passant de l'incinération à l'inhumation et inversement en les faisant coexister sous diverses formes (Morris, 1987). Vers 750 av. J.-C., on note, dans la même veine, une hausse du nombre de dépôts votifs et de sanctuaires disposant d'une enceinte et installés près des limites territoriales.

R. Osborne (2005) regrettait récemment, avec raison, que la question du processus d'urbanisation et de sa signi-

fication soit restée peu abordée et peu discutée du point de vue théorique, l'anthropologie ayant peu à lui apporter. Il serait plus juste de préciser que le principal obstacle réside dans l'échelle d'intervention de l'archéologie, car elle seule se trouve à même de faire progresser la connaissance sur ce point. Elle se trouve, en effet, très handicapée dans le cas présent : la plupart des cités grecques de l'Antiquité, hormis quelques colonies, n'ont cessé d'être occupées et remaniées depuis lors. Les modalités précises de leur fondation et de leur développement s'avèreront ainsi impossibles à saisir tant qu'une politique systématique de fouilles préventives ne pourra être mise en œuvre au cœur de ces villes.

Une autre difficulté a été peu à peu mise en évidence : le fait qu'il ne s'est pas vraiment produit de désurbanisation au cours des « âges sombres ». Malgré la ruine des palais mycéniens, au ^{xiii}^e siècle av. J.-C., des agglomérations sont en effet restées pérennes, comme le montrent la ville basse de Tirynthe, la nécropole de Cnossos ou celle de Lefkandi ; certaines sont d'ailleurs demeurées fortifiées, comme Athènes. De nouveaux centres denses sont même apparus durant cette période, comme Zagora et Hypsele sur l'île d'Andros, ou l'agglomération fortifiée de Smyrne ; ce qui suggère un nouveau découpage territorial. L'ignorance demeure, en somme, d'autant plus béante que les données nouvelles ne font que compliquer le tableau ; ainsi, plusieurs agglomérations ayant émergé aux ^{ix}^e et ^{viii}^e siècles av. J.-C. ont été abandonnées dès 700 av. J.-C., leur sanctuaire seul restant en fonction : Zagora, puis Hypsele sur Andros, Koukounaris sur Paros, Agios Andreas sur Siphnos, ou Xobourgo sur Tinos. En somme, hormis l'évidence d'une forte tendance globale à la concentration dont toutes les tentatives ne se sont pas pérennisées, nous suivons encore très mal l'enchaînement des choix qui, dans une situation régionale donnée, a conduit à l'installation, au développement ou au regroupement durable d'une fraction importante de la population sur un site donné. Nous ne savons pas à partir de quel moment précis les critères ont été réunis pour qu'il nous soit possible d'appeler ces agglomérations des villes. Elles le sont indubitablement au début du ^{vi}^e siècle av. J.-C., bien que certaines cités majeures soient restées dépourvues de rempart jusque vers 400 av. J.-C., et seule l'archéologie des nécropoles, des sanctuaires de confins et des cultes héroïques permet de penser que la cité-État a émergé dans la seconde moitié du ^{viii}^e siècle av. J.-C. (Étienne *et al.*, 2000). L'ensemble des observations continue, cependant, d'évoquer la coexistence probable de deux modèles d'urbanisation :

- la réunion de grappes de villages proches, relativement peuplées mais peu denses (au ^v^e siècle av. J.-C. encore, Sparte et Thespie se composaient d'ailleurs apparemment de plusieurs villages répartis sur une surface relativement restreinte) ;

- la forte croissance démographique d'une agglomération villageoise.

Le cas des fondations coloniales est évidemment différent, mais fournit des informations intéressantes pour notre propos. Celle de Mégara Hyblaea en Sicile,

fondée par des Mégariens en 728 av. J.-C. a été lotie en parcelles égales de 125 × 25 m, le long de rues de 3 à 5 m de large et d'orientation nord-sud (Polignac, 1999). Dans cet urbanisme planifié, transparait un souci d'égalité qui, s'il ne transposait sans doute pas la réalité des rapports sociaux en Grèce même, exprimait très probablement la revendication d'un accès pour tout citoyen à des droits auparavant monopolisés par une élite sociale restreinte. Le découpage en lots équivalents de 5 à 6 ha des terres agricoles de la colonie de Métaponte, fondée vers 650 av. J.-C., montre aussi le caractère devenu critique à cette époque des enjeux fonciers dans une société où c'était précisément la possession de la terre qui conférait le statut social. L'urbanisation grecque, sous la forme de la cité-État, s'est, à la différence de celle qui l'avait précédée durant les périodes minoenne et mycénienne, accompagnée d'une nouvelle donne sociale permettant à une plus large fraction de la population l'accès à des droits et des devoirs dont elle était exclue jusque-là.

Les cités nord-italiennes

Le cas de l'Italie est assez différent parce qu'il n'y a pas eu d'expérience urbaine préalable. Il convient, toutefois, de noter que malgré la grande diversité des évolutions culturelles selon les régions, des formes d'organisation très inégalitaires y ont été adoptées partout dès le III^e millénaire av. J.-C. pour le moins. Ces sociétés ont été précoces, en effet, dans le domaine des techniques métallurgiques dont on sait qu'elles ne peuvent se développer que si le tissu social le permet (diffusion des savoir-faire, spécialisation artisanale, nombre suffisant de commanditaires, facilités de circulation des matières premières et des objets finis, etc.). Certaines d'entre elles ont développé des établissements regroupant une population nombreuse et exerçant des fonctions variées de production artisanale et, probablement, de polarisation territoriale :

- certains gros villages palafittiques du début du II^e millénaire av. J.-C. dans les piémonts sud-alpins ;
- les plus grands terramares des XIV^e et XIII^e siècles av. J.-C. dans la moyenne plaine du Pô ;
- les sites où cohabitaient Mycéniens et indigènes en Campanie (Scoglio del Tonno) et en Sicile (Tharros), jusqu'à l'effondrement des sociétés palatiales autour de 1200 av. J.-C. ;
- les grands sites nouragiques de Sardaigne, comme Barumini ;
- les sites de hauteur de 3 à 15 ha de surface en Italie centrale durant la même période, ou ceux qui, dans la même région, ont, par la suite, occupé les vastes plateaux positionnés à quelque distance des côtes tyrrhéniennes, pour, peu à peu, former par coalescence de villages proches les sites urbains de la zone centrale de la civilisation étrusque (Peroni, 1989 ; Pacciarelli, 2006) ;
- enfin, les grandes agglomérations d'époque villanovienne, hors de Toscane et du Latium, qui jalonnaient indubitablement des axes d'échanges avec des partenaires lointains, comme Frattesina dans la basse vallée

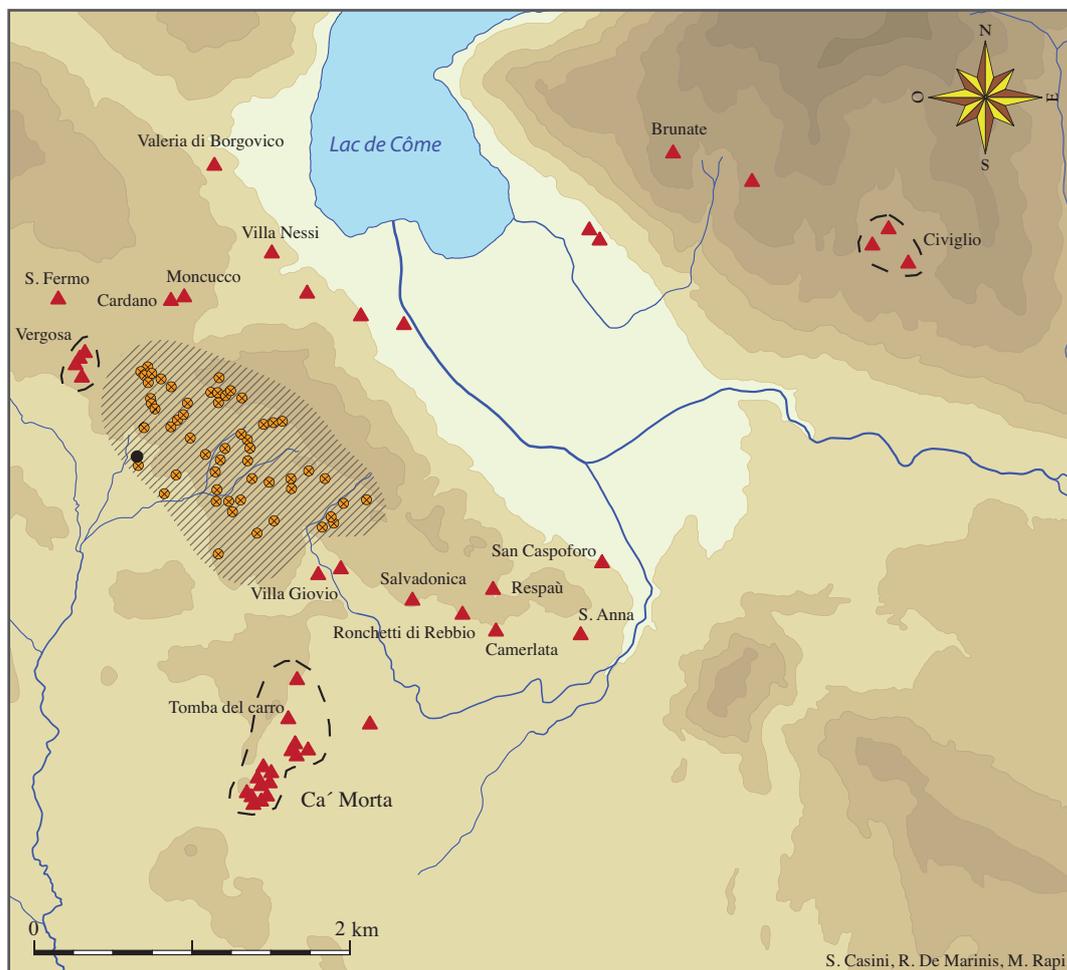
du Pô, Verruchio dans le Picenum, ou Pontecagnano en Campanie.

Les sites urbains, attestés par les sources textuelles à partir du VI^e siècle av. J.-C., trouvent leur origine dans l'installation de villages sur de vastes plateaux fertiles aux pentes nettement découpées par les rivières au VIII^e siècle av. J.-C. pour la plupart. Là, comme en Grèce, toutefois, les remaniements urbanistiques ultérieurs ou la taille des opérations archéologiques entreprises n'ont pas permis de comprendre les causes et les modalités du processus d'urbanisation, ni d'éclairer une question importante qui semble d'ailleurs n'être jamais posée : pourquoi plusieurs établissements de type villageois ont-ils été, dans plusieurs cas au moins, installés sur des surfaces d'à peine 100 à 200 ha ? Il s'agit, en effet d'un dispositif très peu courant pendant la Protohistoire européenne, parce que logiquement coûteux du point de vue des contraintes agropastorales et facteur de conflits incessants. Une telle configuration induit, par conséquent, une organisation d'ensemble et des formes de coordination préfigurant d'emblée ce que permet d'optimiser la ville en termes de densité humaine et de variété des activités artisanales et de service, c'est-à-dire d'abord des économies d'agglomération. Il va de soi, dans ce contexte, que l'investigation archéologique de ces sites nécessite des fouilles de très grandes surfaces, susceptibles de distinguer les différentes phases d'évolution de l'occupation depuis les villages fondateurs jusqu'à leur fusion dans un unique ensemble urbain ; ce qui n'a pu encore être mis en œuvre. Comme toujours, en particulier dans les affaires humaines, le processus s'est déroulé, dans le détail, de manière variée selon les lieux. Dans le Nord de l'Étrurie, par exemple, en particulier dans les zones minières, comme les Monti della Tolfa, on constate l'apparition de fortes agglomérations monocentriques. À Tarquinia, on a mis en évidence la présence, dès la seconde moitié du X^e siècle av. J.-C., d'offrandes votives déposées dans une cavité naturelle sur laquelle a été érigé un complexe monumental sacré deux siècles plus tard. Tarquinia, Cerveteri, Veies, Populonia et Volterra font partie des plus grandes villes étrusques. Leur superficie a dépassé les 100 ha et leur population a probablement atteint les 20 000 habitants. Ces estimations démographiques sont issues, tout comme les autres indices d'urbanisation, des vestiges funéraires. Ce sont eux, là encore, qui montrent l'existence d'un palier gravi durant le VIII^e siècle av. J.-C. par ces sociétés dans les domaines économique et politique : la présence, dans ces nécropoles en développement rapide, de tombes monumentales d'une richesse exceptionnelle trahissant la proximité du siège du pouvoir central, d'ateliers permanents de haute technicité pour des productions artisanales variées, de preuves de relations d'échanges avec des partenaires divers à l'intérieur et à l'extérieur du territoire polarisé (ambre abondant, objets de style orientalisant, etc.) et de symboles culturels et identitaires traditionnels, mais aussi rituels et cultuels (Riva, 2010).

Il est surprenant de trouver encore mention, dans nombre d'articles consacrés à l'origine de l'urbanisation,

d'une opposition binaire entre des interprétations diffusionnistes et autochtonistes (Damgaard Andersen *et al.*, 1997), alors que, depuis quarante ans, plus aucun archéologue ne raisonne en termes d'emprunt passif de quoi que ce soit à une société étrangère. Idées, savoir-faire, techniques, styles ne se transmettent que si les récepteurs y sont prêts et y trouvent de l'intérêt. Ces derniers n'adoptent d'ailleurs jamais passivement ces emprunts. Ils les adaptent à leurs propres traditions et pratiques. Ils les modifient et ainsi se les réapproprient (Gras, 2000). L'écriture en est un bon exemple. Tout comme les Grecs ont emprunté, en l'adaptant, l'écriture alphabétique aux Phéniciens, les Étrusques ont, à leur tour, emprunté aux Grecs beaucoup de lettres de leur alphabet, mais pas toutes, pour transcrire leur propre langue. Les plus anciennes inscriptions étrusques ont été découvertes à Tarquinia, associées à des vestiges datés de 700 av. J.-C. L'écriture apparaît toujours dans des sociétés dont l'or-

ganisation devient très complexe, des sociétés dont le gouvernement exige la mise en place d'un personnel administratif et d'un instrument permettant de créer une mémoire externe afin de réaliser des opérations mathématiques plus élaborées, des inventaires et des raisonnements appuyés sur de longues listes d'éléments, des contrats et des législations mieux établis, des schémas visuels commentés, etc. (Goody, 1986). Nous avons vu, plus haut, que la société villanovienne était déjà travaillée par une nette tension vers davantage de complexité politique. Les prospections systématiques effectuées dans la vallée d'Albegna, par exemple, ont mis en lumière un mode d'occupation de l'espace très hiérarchisé (Perkins, 1999), avec tout un semis de petites exploitations agricoles, réparties de manière radiale et centrifuge à partir de petits centres urbains définissant un territoire agricole d'environ 6 km de rayon (Rasmussen, 2005) et disposés eux-mêmes de manière à assurer un maillage efficace de



- //// Aire d'extension maximale de l'habitat golaseccien du 6^e s. av. J.-C.
- Céramique attique
- ▲ Nécropoles (6^e-5^e s. av. J.-C).
- Le point indique la zone de découverte de l'inscription de Prestino

Fig. 6 – L'agglomération de Côme et ses nécropoles périphériques.

Fig. 6 – The town of Côme and its surrounding necropolises.

territoires autonomes polarisés par une des grandes cités dont la fonction est attestée par des sources textuelles un peu plus tardives.

Il importe enfin de préciser l'état des connaissances sur les grands établissements de la culture de Golasecca, au pied des Alpes. Les sites de Castelletto Ticino, Sesto Calende et Golasecca se situent sur la rive droite, pour le premier, gauche pour les deux autres, du Tessin, au débouché du fleuve, à la sortie du lac Majeur. La vallée du Tessin est un itinéraire de franchissement majeur de l'arc transalpin. Ces sites golasecciens se trouvaient donc sur un passage obligé, à un point de rupture de charge, qui les plaçait en situation d'intermédiaires privilégiés des échanges entre le monde hallstattien nord-alpin et la plaine padane, et ce dès le IX^e siècle av. J.-C. (De Marinis, 2009). L'axe tessinois, contrôlé par les sites de Castelletto Ticino, Golasecca et Sesto Calende, a connu un développement plus précoce aux VII^e et VI^e siècles av. J.-C. que la région de Côme (fig. 6); laquelle n'atteint le zénith de sa croissance qu'au début du V^e siècle av. J.-C., alors que les sites littoraux du lac Majeur perdent de leur influence, Castelletto Ticino cessant même d'être occupé vers 475 av. J.-C. Comme pour la voie tessinoise, l'importance stratégique du secteur de Côme s'explique par une situation d'interface; ici une route terrestre depuis Mantoue le long du fleuve Mincio, passant par Brescia, Bergame et Lecce pour conduire au franchissement des Alpes par le col du Saint-Bernard en traversant le territoire de Varèse, puis Bellinzona et le val de Mesolcina.

Plusieurs hypothèses sont avancées pour expliquer ce basculement du contrôle, vers l'est et la région de Côme, des voies transalpines de circulation. Les Golasecciens auraient déserté les sites septentrionaux, en bordure du lac Majeur, pour aller fonder Milan au début du V^e siècle av. J.-C. D'autres auteurs évoquent une modification du cours et des changements dans les conditions de navigabilité du Tessin. La géomorphologie des sites littoraux en bordure du lac Majeur en aurait été modifiée. Un fait demeure acquis : les migrations celtiques du début IV^e siècle av. J.-C. (prise de Rome en 388 av. J.-C.) qui ont sonné le glas de la culture golaseccienne. Les archéologues italiens considèrent que les grands sites golasecciens avaient atteint un stade de développement de type urbain dès la fin du VI^e-début du V^e siècle av. J.-C., parlant de proto-urbanisation. Ils arrivent à cette conclusion en privilégiant l'outil méthodologique de l'analyse spatio-chronologique des artefacts pour évaluer approximativement l'étendue de ces sites. Les informations géomorphologiques sont combinées avec la chorologie des artefacts et la densité des découvertes de mobiliers, mais pour l'heure les données sur l'organisation interne de l'habitat font cruellement défaut. L'absence de système de fortification n'aide pas à préciser les limites *intra* et *extra muros* des sites. Quelques témoins archéologiques indiquent toutefois l'existence d'importants travaux d'infrastructures comme la création de vastes terrasses à Bergame, Côme et Milan, ainsi que les restes, certes rares et observés sur une surface limitée, de constructions suggérant une trame urbaine de plan orthogonal à Sesto

Calende (Binaghi, 2000), Milan, et peut-être à Côme. Le développement de vastes nécropoles sur le pourtour de ces grosses agglomérations constitue, là comme en Étrurie, un argument important pour l'émergence de véritables villes. Dans sa pleine phase d'expansion (VII^e-VI^e siècle av. J.-C.), le site de Castelletto Ticino couvrait vers 525 av. J.-C. un espace de 90 ha environ pour une population estimée à 5 000 habitants (Ceresa Mori *et al.*, 2009); l'habitat de Côme aurait atteint quant à lui au V^e siècle av. J.-C. une superficie de 150 ha (Casini *et al.*, 2001). La fondation et/ou la croissance de la plupart des établissements urbains des Celtes de la culture de Golasecca se cale dans la seconde moitié du VI^e et le V^e siècle av. J.-C., période au cours de laquelle les objets golasecciens connaissent leur diffusion maximale vers le nord et le nord-ouest. Ce développement coïncide également avec une accentuation de la stratification sociale perceptible dans les nécropoles. L'ensemble des données laisse penser que des agglomérations se sont formées dans la culture de Golasecca à partir d'établissements nucléaires, hypothèse proposée pour Côme (Casini *et al.*, 2001) mais rejetée pour Castelletto Ticino (Gambari, 2000, 2001 et 2003, p. 207), qui procéderait d'un regroupement de villages dès la fin du VI^e siècle av. J.-C. selon le modèle du synœcisme. Soulignons que sur ce dernier établissement les premières inscriptions en langue celtique sont apparues dès la fin du VII^e siècle av. J.-C. (Rubat Borel, 2009).

UN PROCESSUS D'URBANISATION AU NORD DES ALPES DÈS LE MILIEU DU I^{er} MILLÉNAIRE AV. J.-C. ?

Un niveau de complexité plus élevé que prévu

À propos des échanges à longues distances, notamment entre méditerranéens et nord-alpins, la plupart des auteurs reviennent dorénavant à des considérations moins négatives et primitivistes qu'auparavant (Champion S., 1982).

Une invérifiable approche microhistorique

L'hypothèse de l'arrivée aléatoire des pièces de services à boire grecs et étrusques (Bintliff, 1984; Gosden, 1985; Dietler, 1989; Eggert, 1989; Dietler, 1990), à la suite d'une série de cadeaux effectués de proche en proche, se trouve contredite par la constante augmentation des découvertes (fig. 7)³. Il en va de même pour la tentative d'explication ponctuelle, de type microhistorique, du dépôt funéraire de Vix proposée par S. Verger (2003). Celui-ci pense pouvoir distinguer deux lots diachroniques au sein du dépôt funéraire : d'une part le torque en or, le cratère, la coupe de Droop, la phiale en argent et le bassin sans anse qu'il date de 530 av. J.-C.; d'autre part, le reste composé de sept fibules, un torque, deux anneaux de jambes, huit bracelets, onze perles, une cenochoé, une coupe à vernis noir, deux bassins à anses et le char qu'il date de 500 av. J.-C. Cette hypothèse

Communes	Nom des sites	Attique		Amphore massaliète		Chronologie des vases attiques	
		N ^{bre} frag.	NMI	N ^{bre} frag.	NMI		
Bourges	Collège Littré	état 1	24	indéterminé	40		530-520 av. J.-C.
		état 2	5	indéterminé			500-475 av. J.-C.
		état 3	11	indéterminé			530-450 av. J.-C.
	Nation		10	indéterminé	4		500-450 av. J.-C.
	Baudens		1	1	19		
	Saint-Martin-des-Champs		49	14	229	?	460-400 av. J.-C.
	Port Sec nord		7	à l'étude	97	à l'étude	indatable
	Port Sec sud		79	26	à l'étude		500-420 av. J.-C.
	Chaussée de Chappe		0		1		
	Hôtel Dieu		0		31	à l'étude	
	Sous total		185	41	421	à l'étude	
Vix / mont Lassois	Fouilles anciennes		141	env. 30			
			373	15			
			2	2			520-515 av. J.-C.
		Sous total	516	47	281	32	530-début v^e av. J.-C.
Hohenasperg env.	Klein Asperg (tombe)		1	1	1		450 av. J.-C.
Hundersingen	Heuneburg		80	13			520-480 av. J.-C.
Bopfingen	Ipf		9	6	1	1	530-450 av. J.-C.
Kirchheim-Osterholz	Zaunäcker		24	4			460-450 av. J.-C.
Hochdorf			6	5			425 av. J.-C.
Breisach	Munsterberg		7	indéterminé	à l'étude		fin vi ^e -début v ^e av. J.-C.
Würzburg	Marienberg		5	5			3 ^e quart vi ^e - 1 ^{er} quart v ^e av. J.-C.
Zurich	Üetliberg		7	1			fin VI ^e -début V av. J.-C.
Sévaz-Tudinges			9	2 à 3			480-450 av. J.-C.
Châtillon-sur-Glâne			43	5	à l'étude	2	fin vi ^e -début v ^e av. J.-C.
Illfurt	Britzgyberg		16	5			fin vi ^e -début v ^e av. J.-C.
Salins-les-Bains	Camp du Château		125	indéterminé	à l'étude		fin vi ^e -fin v ^e av. J.-C.
Quitteur			1	1			fin vi ^e -fin v ^e av. J.-C.
Bragny-sur-Saône	Sous Moussière		3	3	750 env.	48	520-470 av. J.-C.
Chassey-le-Camp	Camp de Chassey		4	3			fin vi ^e -fin v ^e av. J.-C.
Damerey	Haut du Seuil		1	1			520-470 av. J.-C.
Lyon			61	indéterminé	4900	> 150	540-fin v ^e av. J.-C.

Fig. 7 – Quantification des importations de céramique (en rouge : total du nombre minimum d'individus par site).

Fig. 7 – Quantification of pottery imports (in red: total of the minimal number of individuals for each site).

s'inscrit dans une autre, plus large : l'existence d'un réseau de relations diplomatiques marquées, notamment, autour de 540-530, par une extension vers Vix et qui se serait interrompue vers 530-520. Il met cela en relation avec l'opération militaire lancée, selon des sources textuelles, par des Étrusques contre Cumae en 524 av. J.-C. La composition du dépôt funéraire et de ses représentations figuratives permettrait de voir dans la défunte « une femme exceptionnelle qui protège l'armée en marche » (Verger, 2003, p. 619). Les objets du premier lot rendraient « manifeste l'étroitesse du lien entretenu avec

de riches et prestigieux alliés méridionaux, de l'alliance contractée pour des raisons qui pourraient ne pas être seulement le contrôle d'une voie commerciale ou la mobilisation de forces armées, mais aussi la maîtrise supposée, de la part d'une femme exceptionnelle, de pouvoirs religieux presque légendaires, susceptibles de servir les intérêts et les visées complexes des chefs de guerre italiens, dans une période troublée » (Verger, 2003, p. 619). Et, comme la personne retrouvée dans la tombe était morte à l'âge de 35 ans environ, ce premier lot d'objets n'avait, selon S. Verger, pu être offert par les dirigeants de Cumae

qu'à sa mère ou sa grand-mère en remerciement de sa protection lointaine lors du conflit de 524 av. J.-C. Il va de soi que certains objets de la tombe au cratère géant ont pu être fabriqués entre vingt et quarante ans avant leur mise en terre. C'est une observation récurrente à propos des dépôts funéraires. Dans leur totalité, les types d'objets trouvés dans la tombe de la « princesse » de Vix ont d'ailleurs été utilisés entre 530 et 500 av. J.-C. environ sans que l'on puisse être plus précis. Il était plus rare, mais cela ne surprend nullement, de déposer dans la tombe d'un être cher des objets encore plus anciens, des souvenirs précieux ; *a fortiori* dans celle d'une personne de statut très élevé. La faiblesse de cette hypothèse réside non seulement dans son invraisemblance, mais surtout dans son caractère « infalsifiable » au sens que lui donne K. Popper (1963), à savoir impossible à valider. Une explication singulière du contenu de cette tombe se trouve, de plus, contredite par le fait qu'elle n'est pas seule dans son cas, mais s'inscrit dans toute la série des tombes dotées de pièces grecques ou étrusques mises au jour dans tout le Nord-Ouest de la zone alpine.

Dans ces tombeaux comme sur les établissements proches, les pièces de vaisselle en question s'avèrent, en effet, beaucoup plus nombreuses que celles qui circulaient auparavant sur de longues distances, et que celles qui circulèrent pendant les deux siècles suivants. Il s'agit aussi de productions souvent exceptionnelles dans leur facture, la complexité de leur montage, leur fragilité et/ou leur taille – banquette ouvragée d'Asperg, cratère de Vix, hydrie de Grächwil, etc. (Kimmig, 1983) – dont on peut penser que les destinataires se séparaient difficilement, sauf, comme pour les cas en question, dans un souci d'autolégitimation dynastique à l'occasion de funérailles grandioses. Le fait que ces objets figuraient dans les tombeaux les plus impressionnants est un autre argument fort, car dans le message politique affiché ainsi, ces objets symbolisaient le pouvoir dynastique et les bases de celui-ci, dont l'accès à des partenaires puissants et prestigieux. En somme, les importations issues d'États lointains indiquaient aux populations indigènes les relations entretenues par leurs élites avec des sociétés techniquement plus puissantes et très demandeuses en ressources locales. Ces biens circulaient de façon variable dans un monde où la monnaie n'était pas d'un usage courant, c'est-à-dire sous la forme de cadeaux diplomatiques, d'échanges à l'aide de monnaies archaïques (parures en or, demi-produits en fer), d'échanges plus ponctuels et opportunistes. Ils étaient utilisés et manipulés comme des moyens de distinction par des élites dont les moyens politiques et économiques augmentaient grâce à la demande des États archaïques.

Une économie élargie

L'économie a toujours joué un rôle majeur lors des changements sociaux importants. C'est une condition sine qua non de toute complexification organisationnelle ; une condition nécessaire mais pas suffisante, bien entendu. Le développement des ressources en vivres et

en matières premières permettait une croissance de la population, donc de la capacité de mobilisation pour des travaux collectifs, pour la guerre et pour le prélèvement de taxes et de tributs. Les élites disposaient ainsi des moyens d'élargir leur clientèle et de financer leurs moyens de gouvernement, dont leurs indispensables dépenses de prestige. Nous savons que l'économie n'était pas une fin en soi dans les sociétés traditionnelles, même dans les États archaïques ou modernes, mais elle ouvrait – et ouvre encore — ou non la possibilité de créer la richesse nécessaire aux obligations de tout pouvoir politique : l'entretien d'une clientèle et la redistribution afin de maintenir la cohésion sociale. Dans tous ces domaines, les dirigeants en question ici trouvaient un avantage considérable à satisfaire les besoins croissants des cités-États méditerranéennes. Partout, dans le monde, l'émergence de villes a d'ailleurs provoqué le développement de réseaux d'approvisionnement en nourriture, en matériaux de construction, en énergie (musculaire, donc souvent servile), en marques de distinction (armes, véhicules, parures, parfums, mets et boissons raffinés, etc.), en divertissements et en informations. Les partenaires non urbanisés de ces réseaux étaient forcément influencés dans leur mode de vie ; non pas mécaniquement selon le modèle d'un capitalisme fondamentalement exploiteur de I. Wallerstein (1974), mais de la manière plus réaliste et universelle, proposée par F. Braudel (1979), souvent mal compris, malheureusement, tant il jouait, il est vrai, d'une certaine indétermination théorique. Sa notion d'économie-monde constitue pourtant l'une des meilleures préfigurations de la globalisation qui est en train de s'achever (Brun, 1987).

Parmi les ressources que les cités-États méditerranéennes cherchaient à se procurer à l'intérieur du continent, deux catégories apparaissent assez logiquement comme prédominantes : des métaux et des esclaves. Elles ne font malheureusement pas exception à toutes celles qu'évoquent les textes antiques : dans l'état actuel des connaissances, les ressources lointaines importées dans les cités grecques ou étrusques restent d'origine mal définie, hormis l'ambre balte. La plupart des auteurs admettent, pourtant, volontiers, l'importance primordiale des métaux dans les motivations des Grecs pour commercer avec les sociétés de l'Europe occidentale. Quelques chiffres sont parfois cités pour montrer le niveau élevé de leur consommation de bronze, donc d'étain, un matériau que l'on sait très rare dans les régions méditerranéennes, mais un produit stratégique pour les Méditerranéens, car nécessaire à la fabrication de toutes les armes défensives. Hérodote a, par exemple, raconté que 38 700 hoplites se trouvaient présents sur le champ de bataille de Platées, en 479 av. J.-C. ; cela induit, à raison de 5 kg de bronze par panoplie, l'importation de pas moins de 20 t d'étain pur (Rolley, 1992). On s'est focalisé à tort sur la Cornouaille britannique dans les interprétations sur l'origine de l'étain. D'abondants gisements d'étain étaient aussi probablement exploités depuis l'âge du Bronze en Armorique, sur les piémonts nord-occidentaux du Massif central et dans le Morvan, où ils côtoyaient des gisements de

cuivre (Brun *et al.*, 2010). Des centres princiers comme Bourges, Vix et Chassey en ont probablement bénéficié.

Nous ne disposons pas d'indications tangibles d'une éventuelle hausse de la production de cuivre et d'étain à cette époque, dans les régions pourvues de gisements. Nous possédons, en revanche, des preuves d'une spectaculaire croissance de la production de fer. L'établissement ouvert de Bragny-sur-Saône s'étendait sur 3 ha densément occupés de la fin du VI^e à la fin du V^e siècle. Il s'agissait d'un important centre de production métallurgique pour le bronze, mais surtout le fer. Le minerai issu de gisements de fer voisins était réduit, affiné et transformé sur place. Les sondages réalisés sur 400 m² ont livré la quantité, alors inédite pour l'époque, de 2 t de déchets (Flouest, 1992). Un site contemporain, peut-être analogue mais très partiellement fouillé, à Sévaz près du lac de Neuchâtel, a livré 700 fragments de creusets en argile, 120 kg de scories en fer et 7 kg de battitures. On peut envisager, avant vérification sur le terrain, une relation étroite de cet établissement artisanal avec le site fortifié de plaine voisin de Bussy « Pré de Fond » (Bois-saubert *et al.*, 2007). La connaissance du site de Lyon « Vaise » s'est précisée. Il s'étendait de manière assez dense au Hallstatt D2-3 et au La Tène A sur 70 ha avec une relative concentration des activités artisanales et, en particulier, métallurgiques dans sa partie centrale (Carara, renseignement oral). À ces données qui permettaient déjà d'envisager une logistique d'ensemble très complexe, il convient d'ajouter celles de Neuenbürg, au nord de la Forêt-Noire. Là, tout près du site de hauteur fortifié du Schlossberg, une douzaine de bas fourneaux prouve l'existence d'un établissement de production primaire du fer orienté vers l'exportation de volumineux surplus, dès le V^e siècle av. J.-C., dans la zone des centres « princiers » (Gassmann *et al.*, 2006 ; Gassmann et Wieland, 2008). Notons que des demi-produits en fer de forme bipyramidale ont, probablement, été utilisés dès le Hallstatt D2, jouant d'ailleurs aussi un rôle significatif de monnaie archaïque (Berranger, 2009). L'or aussi a pu constituer une ressource de choix.

La question du trafic d'esclaves s'avère plus délicate. On éprouve sans aucun doute une réticence morale à ce sujet. Les sources grecques et latines montrent pourtant la proportion élevée d'esclaves dans ces sociétés et leur importance économique. Même si l'on souligne qu'elles étaient très inférieures à celles qui existaient dans le monde romain plus récent, la proportion de la population servile dans la Grèce archaïque était élevée. Selon une estimation minimaliste, vivaient à Athènes aux VI^e et V^e siècles av. J.-C. environ 80 000 esclaves, c'est-à-dire en moyenne trois ou quatre par ménage, auxquels il convient d'ajouter les 20 000 esclaves employés dans les mines du Laurion (Thucydide, VII, 27,5 ; Battistini, 2002). Un véritable commerce est attesté après l'interdiction par Solon de l'esclavage pour dette au début du VI^e siècle av. J.-C. (Andreau et Descat, 2006). Des esclaves originaires de Scythie et de Thrace, où l'organisation politique était fondamentalement analogue à celle de la Celtique nord-alpine, sont couramment mentionnés. Pour les Celtes, les

sources textuelles sont peu explicites, mais nous savons que les sociétés scythes et thraces étaient elles-mêmes esclavagistes. Plus fondamentalement, A. Testart (1998) a mis l'accent sur la fréquence insoupçonnée des formes d'esclavage dans les sociétés sans État, même les plus simples. L'existence d'un trafic d'esclaves originaires du Nord des Alpes, de la zone des « résidences princières » et des contrées plus périphériques s'avère par conséquent très probable.

Une variété accrue des types d'établissements

Le niveau d'intégration politique atteint par ces sociétés se manifeste probablement dans la variété des types d'établissements qui se précise de plus en plus. Nous discernons, en effet, entre la simple ferme ouverte et le centre princier majeur :

- des fermes isolées dotées d'enceintes plus ou moins fortes dont certaines se rapprochent de véritables fortifications avec porches monumentaux (Bugfeld) ;
- des villages ouverts où avaient lieu des activités intensives de fabrication métallurgique (Bagny, Hochdorf) ;
- des villages fortifiés de petite dimension, moins de 5 ha, divisés en une partie s'apparentant aux fermes fortifiées et une autre, plus vaste et plus ordinaire (Goldberg, Altburg) ;
- des agglomérations fortifiées de 5 à 50 ha, largement occupées (Glauberg, Heidenmauer).

Nous n'avons, bien sûr, la preuve ni de l'échelle d'intégration politique effective, ni de la superficie des territoires autonomes. La méthode des polygones de Thiessen permet d'exprimer l'empatement du territoire théorique en partant du principe que des centres équivalents tendent à polariser l'espace qui leur est le plus proche. Il s'agit d'un postulat fondé sur l'économie de la distance ; une contrainte effectivement très forte, mais qui peut être contrariée, ne serait-ce que temporairement, par des motifs sociologiques et historiques divers. L'autre grosse difficulté, avec cette méthode, est qu'elle n'est pertinente que si les centres sont de même niveau. Or, tous les sites interprétables comme des « résidences princières » ne l'étaient vraisemblablement pas. Cela signifie que si la plupart des sites « princiers » ont été découverts – supposition plausible puisque des configurations topographiques naturellement spectaculaires ont été choisies : des buttes de dimensions limitées, dominant une vaste plaine – le territoire sur lequel les sites majeurs, dont nous discutons le caractère urbain, exerçaient leur attraction était encore plus grand que la cinquantaine de kilomètres de rayon qui a pu lui être prêtée (Brun, 1987).

Des femmes au plus haut niveau de pouvoir

Les personnages enterrés de manière très ostentatoire sont très majoritairement des adultes, un homme ou une femme, exceptionnellement un couple dans le cas du Hohmichele ; indice de ce qu'ils ont effectivement exercé le pouvoir (Brun, 1996b ; Milcent, 2004 ; Chaume, 2007).

Parmi eux, la fréquence apparente, toute nouvelle dans la Protohistoire de l'Europe, des femmes – peut-être plus d'un cas sur trois – suggère qu'elles ont pu régulièrement tenir le rôle de dirigeant dans ces sociétés; en particulier si les souverains masculins s'absentaient longtemps, voire mouraient loin de leur territoire (Arnold, 1995a et 1995b). Quoi qu'il en soit, cette observation indique sans doute le rôle absolument crucial des alliances matrimoniales dans les stratégies de pouvoir, soit régionalement, dans un processus d'alliance et d'intégration politique, soit à plus longue distance afin de conforter un réseau d'échanges. L. Pauli (1972) avait repris l'idée, formulée au XIX^e siècle par J. J. Bachofen (1861), du matriarcat, un pouvoir politique exercé, supposait-il, exclusivement par des femmes, bien que son existence n'ait jamais été documentée ni avant, ni après lui. L. Pauli envisageait aussi, de manière assez confuse, l'adoption de la matrilinearité par ces sociétés du premier âge du Fer. Mais dans ce cas, nous savons que si les femmes transmettent la filiation, si la succession s'opère en conséquence par la branche utérine et si certains droits et biens matériels passent d'une génération à l'autre par les lignées maternelles, le pouvoir politique reste, sauf exception, détenu par les hommes. Le développement de la *Gender Archaeology*, a permis d'avancer sur cette question du statut social des élites féminines (Conkey et Spector, 1984; Arnold, 1995a; Sørensen, 2000). Même dans le cadre d'une société de type patrilinéaire, l'exercice du pouvoir par des femmes, bien que plus rare, est attesté depuis longtemps et dans de nombreuses sociétés. Il peut prendre la forme de l'*honorary male syndrome* de A. Fraser (1989), selon lequel des circonstances critiques et exceptionnelles entraînant une vacance du pouvoir auraient conduit certaines femmes ou reines à l'exercer. Cette hypothèse a été proposée par B. Arnold (1995a) pour expliquer l'émergence au Hallstatt D (625-460 av. J.-C. environ) de riches sépultures aristocratiques féminines comme celle de la Dame de Vix. Malgré un cadre historique inapproprié pour des raisons chronologiques – celui des migrations celtiques – son hypothèse est applicable en reconsidérant les causes qui l'ont rendue possible. L'exercice du pouvoir par des femmes peut aussi intervenir en cas de transmission héréditaire du pouvoir par défaut d'héritier mâle. Bien sûr, les arcanes du pouvoir ne se limitent pas aux activités de commandement ou aux prises de décisions politiques, bref à un exercice direct de l'autorité, tel que nous l'avons envisagé dans le cas précis qui nous occupe ici (Brun, 1996b; Chaume, 2004). Le haut Moyen Âge offre un cadre historique comparable sur bien des points à la situation des VI^e et V^e siècles av. J.-C. Ainsi, par exemple, les reines lombardes et ostrogothes d'Italie (VI^e-VIII^e siècles apr. J.-C.), ou leurs homologues carolingiennes du IX^e siècle apr. J.-C. jouissaient-elles, à la mort du roi, de prérogatives importantes dans la transmission du trésor royal, de titres et de droits qui légitimaient une position de premier plan dans l'ordonnement de la succession royale (Stafford, 2001; Stafford et Mulder Bakker, 2001). Très intéressant aussi est le rôle que tenaient les reines germaniques dans les rituels de négociation ou

d'affirmation de la domination du roi sur son conseil de guerre. L'article de M. J. Enright (1988), au titre évocateur « Lady with the Mead Cup », analyse ainsi comment ces reines maintenaient stabilité et cohésion sociale dans un monde dominé par une idéologie guerrière. Le roi leur délégait certaines de ses attributions dans les rapports de pouvoirs qui s'exprimaient lors de banquets rituels destinés à consolider un lien d'assujettissement ou de subordination avec les invités. Le service à boisson que certaines femmes de très haut rang emportaient dans la tombe durant les VI^e et V^e siècles av. J.-C. fait inévitablement écho à ces pratiques médiévales (Chaume, 2007). Comme le souligne S. Joy (2003) pour le haut Moyen Âge, ces femmes de haut rang étaient des objets d'échange et des signes extérieurs de richesse pour les hommes de leurs groupes. Les filles des familles royales apparaissent d'ailleurs, à l'instar des trésors proprement dits, comme des « trésors animés » aux différentes étapes des rituels de négociation, d'amitié et de domination. Elles pouvaient être littéralement « mises sur le marché » des échanges matrimoniaux. La situation de celles qui parvenaient au pouvoir se caractérisait ainsi par une grande précarité. Il pouvait suffire que leur époux décède alors qu'elles ne lui avaient pas donné d'enfant ou que leur fils se marie pour que leur éminente position bascule d'un coup.

Une urbanisation inachevée

Voyons maintenant si les résultats récents obtenus au nord des Alpes permettent de penser qu'une urbanisation s'y est produite aux VI^e et V^e siècles av. J.-C., c'est-à-dire si de denses agglomérations permanentes et durables de populations (de 5 000 habitants au moins) et d'activités variées, favorisant le développement local et régional des relations sociales, c'est-à-dire jouant le rôle de centre régional y sont détectables.

Le nécessaire changement d'échelle des opérations de terrain

Le premier indicateur, la concentration d'une population nombreuse, est archéologiquement perceptible à travers la superficie et la densité de l'occupation d'un établissement. Il faut, bien sûr, pour cela que des fouilles, ou ne serait-ce que des prospections suffisamment étendues, aient été conduites. Les établissements dont la surface a été largement remaniée par des constructions postérieures s'y prêtent évidemment mal. Nous avons vu que cela handicape énormément la saisie de la genèse de l'urbanisation en Grèce, comme en Italie. Le problème se pose dans les mêmes termes au nord des Alpes sur des centres présumés comme le Hohenasperg, où aucun vestige des VI^e et V^e siècles av. J.-C. n'a été retrouvé, et Bourges, où il reste impossible de savoir si une agglomération dense, vaste et continue a réellement existé avant celle qui s'est formée au III^e siècle av. J.-C. pour ne plus s'interrompre. Rares sont, de plus, les établissements mieux préservés qui aient fait l'objet d'investigations à l'échelle nécessaire. Les raisons en sont le coût, mais aussi une conception

désuète de l'archéologie, fondée sur la crainte trop systématique d'endommager les vestiges, même si certains doivent, bien entendu, être conservés et préservés. Elles ont longtemps empêché l'adoption des méthodes indispensables à la compréhension des établissements, des cimetières ou des sanctuaires de grandes dimensions – alors que des destructions de beaucoup plus grande ampleur continuent d'être causées dans l'indifférence par les agriculteurs et les aménageurs – les échantillons fouillés restant beaucoup trop restreints pour obtenir une idée juste de leurs dimensions et de leur organisation interne.

Le cas de la Heuneburg en constitue un parfait exemple. Ce site de hauteur fortifié a été fouillé pendant de nombreuses années avec des moyens humains et financiers exceptionnels pour l'époque (Kimmig et Gersbach, 1971 ; Hermann, 1989 et 1991). Ses dimensions réelles sont pourtant restées largement sous-évaluées jusqu'à ce que de longues tranchées de sondages aient été réalisées à la suite de la tempête qui a déraciné, fin 1999, de nombreux arbres alentour mettant au jour, sur plusieurs hectares, des tessons de poterie contemporains de la forteresse. Les investigations déclenchées à cette occasion ont révélé que l'agglomération outrepassait la butte naturelle fortifiée de 4 ha sur plus de 50 ha durant les deux premiers tiers du VI^e siècle av. J.-C. Il s'agit ainsi, dorénavant, du site qui se prête le mieux à une estimation de sa population. S. Kurz (2010) a discerné sur la zone nouvellement reconnue une partition assez régulière de l'espace en une cinquantaine de parcelles rectangulaires encloses d'environ 1,5 ha, comprenant chacune une dizaine de maisonnées (bâtiments d'habitation et annexes). En attribuant une dizaine de personnes à chaque maisonnée – estimation modeste – cela correspondrait à une centaine d'habitants par quartier, donc une population qui dépasserait de beaucoup le seuil de 5 000 habitants en ajoutant les résidents des 4 ha enclos sur la colline où le bâti était nettement plus dense. Le critère démographique est, par conséquent, probablement rempli, d'autant plus que les limites de l'agglomération n'ont probablement pas encore été atteintes. Pour le critère de la variété des activités, les observations archéologiques se révèlent plus sujettes à caution. Des ateliers de haute technicité pour l'époque se trouvaient bien réunis là pour la fabrication d'objets en métal (bronze et fer) et en céramique (modelée et tournée), mais se concentraient sur la hauteur, à l'intérieur du rempart interne dont l'un des états avait surpris par sa facture méditerranéenne (murs épais et bastions quadrangulaires de briques crues élevés sur des soubassements de pierres sèches soigneusement appareillées ; Kurz, 2010). Il se pourrait, ainsi, que seul un artisanat de cour ait été en fonctionnement sur ce site ; un artisanat certes varié et de très haut niveau, mais dont la production demeurerait quantitativement limitée et sans retombées directes pour le reste de la population. Ce que nous savons des quartiers bas donne, par ailleurs, l'image d'un bâti en continu, mais de faible densité, dont les occupants se livraient à des activités identiques à celles que nous devinons sur les établissements agropastoraux. Tout cela évoque la concentration de grandes fermes autour de la résidence

d'un détenteur de pouvoir ; des grandes fermes assez uniformes qui contredisent, de la sorte, l'hypothèse d'une variété des activités permettant les économies d'agglomération attendues d'une configuration pleinement urbaine.

Le site de Bourges (Augier et Krausz, 2012) a été reconnu depuis longtemps comme un site présentant plusieurs indices de ce qui est traditionnellement nommé une « résidence princière » (Brun, 1988). P.-Y. Milcent a même proposé d'y voir une ville dès le V^e siècle av. J.-C. (Milcent, 1999), avant de se retrancher sur le qualificatif de « proto-urbain » (Milcent, 2007) ; suppositions invérifiables dans les deux cas, comme on l'a vu plus haut, à partir des données actuellement disponibles. Le site de hauteur de Bourges occupait, à la fin du VI^e et au début du V^e siècle av. J.-C., un éperon d'une superficie de 40 ha environ surplombant la vallée de l'Yèvre. Le calcul de la surface de cette acropole procède d'une estimation reposant sur les résultats de sondages limités auxquels s'ajoutent des découvertes fortuites. Ces vingt dernières années, des fouilles préventives ont été conduites à Saint-Martin-des-Champs, Port-Sec sud et nord, notamment ; elles ont apporté la preuve d'une occupation protohistorique dédiée aux productions artisanales dans la vallée de l'Yèvre, au pied de l'habitat de hauteur mais à une distance certaine (2 à 4 km) de celui-ci. La période d'occupation du site de hauteur de Bourges s'inscrit dans le dernier tiers du VI^e et le premier tiers du V^e siècle av. J.-C. (fig. 7). Après s'y être durement opposé, P.-Y. Milcent (2004) a dû lui aussi revoir sa position et se convertir au modèle des résidences princières, même s'il affirme s'en écarter en soulignant la diversité fonctionnelle des sites reconnus comme tels (Milcent, 2012). Les sites d'habitat périphériques de Saint-Martin-des-Champs et de Port-Sec, considérés par P.-Y. Milcent comme des quartiers artisanaux contemporains, sont de fait plus récents, c'est-à-dire du troisième quart du V^e s. av. J.-C. et non du deuxième (Augier *et al.*, 2001 ; Augier, 2012). La présence sur le site de hauteur d'une seule fibule laténienne, trouvée de surcroît hors contexte, ne peut en effet suffire à caractériser une occupation dense du La Tène A. Les analyses typochronologiques du mobilier des secteurs du collège Littré, de Baudens, et de la Nation dans la vieille ville, plus particulièrement la céramique locale attribuée au Hallstatt D2-D3, et leur confrontation avec la séquence chronologique des tessons attiques trouvés sur ces mêmes sites est parfaitement cohérente du point de vue des datations (fin VI^e et premier quart du V^e siècle : Augier, 2012). Ce constat invalide au passage son étape La Tène A1 (deuxième et troisième quart du V^e siècle) qui mêle visiblement des types du Hallstatt D3 et du La Tène A et qu'il s'efforce d'appliquer aux résidences princières comme Vix⁴, la Heuneburg ou au site de Lyon « Vaise ». Non contemporains du site de hauteur, les établissements périphériques qui semblent bien dater exclusivement du La Tène A1 *stricto sensu*, pourraient par conséquent relever d'une logique historique distincte. L'évolution du centre « princier » de Bourges qui pourrait s'être achevée au milieu du V^e siècle av. J.-C. se révèle de la sorte plus conforme que prévue à celle des centres homologues. Le

site de hauteur de Bourges a sans doute été un site de première importance à la fin du VI^e et dans le premier tiers du V^e siècle av. J.-C. Il est probable que l'occupation – ultérieure dans l'état actuel des connaissances – des sites extérieurs comme Saint-Martin-des-Champs, Port-Sec sud et nord ne répondent pas à la même logique historique. Le site central avait apparemment cessé d'être occupé quand se développèrent les sites périphériques. Ces derniers, dont la vocation artisanale ne fait aucun doute, semblent avoir bénéficié du réseau initial auquel se trouvait lié le site de hauteur. Cette dynamique économique s'est, toutefois, essoufflée vers 420 av. J.-C.

Le site de Vix offre des possibilités de vérification bien supérieures, puisqu'il n'a été réoccupé que de manière peu destructive à la fin de l'âge du Fer et pendant le haut Moyen Âge. Les fouilles réalisées à Vix depuis quelques années, dans le cadre d'un programme collectif de recherche (Chaume et Mordant, 2011), ont plus que confirmé ce que donnaient à penser les documents issus des travaux antérieurs (Joffroy, 1960; Chaume, 2001). Des levées de terre encore partiellement visibles prolongent deux enceintes fortifiées, l'une cernant le plateau supérieur, l'autre la quasi-totalité du mont Lassois, toutes deux venant s'appuyer sur le lit de la Seine selon un dispositif non encore élucidé. C'est une cinquantaine d'hectares qui se trouvent ainsi insérés dans un système défensif dont les dimensions se sont révélées gigantesques. Les talus fouillés mesuraient 30 à 35 m de largeur à la base et 4 m de hauteur et supportaient un rempart dont les premières assises en pierres appareillées étaient encore visibles. Ils étaient longés de fossés aux dimensions proportionnelles (8 à 10 m de profondeur). Ces constructions démontrent une capacité rare de mobilisation de main d'œuvre, d'organisation des travaux, et d'approvisionnement des travailleurs. Elles signifient probablement l'existence de rapports très compétitifs entre des unités politiques qui s'imitaient, échangeaient des ressources diverses, passaient des alliances, mais en même temps se livraient une concurrence féroce et pouvaient se faire la guerre à tout moment : avec ces énormes murailles, il ne s'agissait pas seulement de se défendre efficacement le cas échéant, mais, d'abord, de dissuader d'éventuels assaillants. On cherchait à impressionner fortement : les adversaires comme les partenaires et les dépendants, bref à exhiber sa puissance. Les fouilles n'ont pas encore fourni la possibilité d'estimer la densité de l'occupation *intra muros*, mais sa superficie et son investissement défensif permettent de supposer une population très abondante. La variété des activités artisanales n'est pas encore très documentée, si bien que nous ignorons si, comme pour la Heuneburg, celles-ci pourraient se limiter à l'existence d'un nombre restreint d'artisans de cour, ou bien correspondre à la pluralité d'ateliers attendue sur un site urbain. Une hésitation analogue peut être exprimée à propos des rangées de trous de poteaux de fort diamètre et très rapprochés, observés sur le plateau supérieur et qui s'apparentent à des greniers sur pilotis d'une dimension exceptionnelle pour l'époque : réserve du potentat local et de ses proches ou stockage en vue de redistribution de

solidarité à l'échelle de l'unité politique autonome en cas de besoin ?

L'hypothèse improbable de sites majeurs dépourvus d'emprise territoriale

Une hypothèse radicalement opposée à celle des centres princiers a pourtant été formulée par O. Nakoinz (2010) à l'issue d'un protocole méthodologique remarquable, mais invérifiable concrètement à partir du court article publié. Selon lui, ces grosses agglomérations ne pouvant être rattachées à aucune unité culturelle n'auraient eu aucune emprise territoriale. Situées aux confins des zones culturelles (partageant une même culture matérielle) et sur les voies de communication, elles n'auraient exercé aucune hégémonie territoriale et n'auraient constitué que les nœuds majeurs d'un réseau d'échange à longue distance (Nakoinz, 2010). Cette interprétation s'inspire explicitement du modèle des *gateways* (« portes d'entrée ») qui s'applique parfaitement aux comptoirs coloniaux grecs, phéniciens, voire étrusques. L'hypothèse paraît trop lourde, en revanche, pour les établissements indigènes les plus riches, les plus monumentaux et les plus peuplés des régions nord-alpines ; ceux à travers lesquels l'expression du pouvoir et du prestige se montre de loin la plus accentuée. La position décentrée de ces sites majeurs, eu égard au territoire dont ils partagent la culture matérielle, se trouve, il est vrai, suggérée dans plusieurs cas par la répartition des tombeaux les plus ostentatoires de leur environnement. S'il ne s'agit pas d'un artefact de la recherche, cette configuration pourrait s'expliquer plus simplement par l'avantage, pour le chef suprême, d'installer le siège de son pouvoir près de l'entrée du territoire qu'il contrôle afin de garantir le monopole des importations et/ou d'intervenir plus vite militairement sur la frontière la plus menacée. Les exemples historiques en sont nombreux : toutes ces capitales installées sur des débouchés commerciaux, souvent mais pas seulement maritimes, ou bien le cas de Pékin, implantée très au nord de l'Empire chinois pour répondre plus vite aux assauts mongols sur la fameuse Grande Muraille. Les intéressants résultats en termes de typologie du mobilier archéologique de O. Nakoinz (2010) confirment plutôt à nos yeux la double fonction des sites dits « princiers » : centre territorial (non pas forcément géométrique, mais fonctionnel) et nœud d'un réseau interrégional. L'hypothèse contraire extrême qu'il propose d'une absence d'hégémonie territoriale se révèle peu crédible dans un contexte terrien – par opposition à maritime – où les ressources agropastorales jouaient un rôle absolument crucial. Nous n'en connaissons, en tout cas, aucun exemple ethnographique ou historique.

Les prémices d'une adoption de l'écriture

La redécouverte dans les collections du musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye d'un tesson de poterie trouvé anciennement à Bergères-lès-Vertus (Marne) et portant une inscription en alphabet étrusque

comparable à des exemples d'écritures lépontiennes (Olivier *et al.*, 2010) confirme que les sociétés nord-alpines étaient engagées dans un processus de complexification économique et politique confinant à l'urbanisation et à l'étatisation. Cette inscription, qui date probablement de la seconde moitié du ^v^e siècle av. J.-C. s'ajoute, en effet, à celles qui ont été observées sur des poteries locales à Montmorot (Verger, 1998) et à Bragny-sur-Saône (Collet et Briquel, 1994; ici fig. 8). La première, un graffiti, remonte vraisemblablement au ^{vi}^e siècle av. J.-C., selon les indications stratigraphiques et l'analogie de son style graphique avec celui des inscriptions lépontiennes archaïques de la fin du ^{vii}^e et du ^{vi}^e siècle av. J.-C. L'autre, exécutée à la peinture, est probablement à peu près contemporaine de celle de Bergères-lès-Vertus. Ces découvertes ne peuvent plus être considérées comme le produit de fantaisies dépourvues de signification. Leur contexte n'est d'ailleurs pas anodin. Le site de Montmorot est un site de hauteur fortifié du Hallstatt D situé à 3 km d'une tombe à importations, indice révélateur des relations lointaines des potentats locaux qui contrôlaient vraisemblablement d'abondantes sources salées voisines. L'établissement de Bragny-sur-Saône était une agglomération artisanale où fut fabriquée une quantité impressionnante pour cette période de produits sidérurgiques et qui se trouvait en connexion manifeste avec des voyageurs originaires de la vallée du Tessin. L'inscription gravée de Bergères-lès-Vertus était apparemment associée au mobilier d'une tombe de niveau élevé bien qu'inférieur à celui des tombes à char et importations de la culture de l'Aisne-Marne (Demoule, 1999). Ces inscriptions confirment que des gens sachant lire et écrire étaient alors présents entre le Jura et la Marne, ne serait-ce que des Grecs ou des Étrusques. Cela ne faisait déjà guère de doute au vu des objets importés, si l'on prend en considération leur nombre, leur dispersion, leur encombrement, leur fragilité, en n'oubliant pas l'énorme perte documentaire ayant affecté les sites d'habitat. Mais, que des indigènes aient, de surcroît, estimé de leur intérêt de faire figurer des inscriptions sur des produits locaux, cela montre qu'ils étaient sur la voie d'adopter l'écriture. Probablement s'agissait-il d'un usage encore très élémentaire de l'écriture, mais qui indique déjà un processus d'intégration de ce mode d'expression dans les cultures locales. Un processus de

cet ordre s'est enclenché dans toutes les sociétés qui ont adopté une forme d'organisation urbaine et étatique. Une telle corrélation impose l'idée selon laquelle cette forme d'organisation sociopolitique nécessite cet instrument de mémorisation externe qu'est l'écriture (Goody, 1994).

L'absence de nécropoles périphériques

La connaissance des pratiques funéraires est incomplète. Il se confirme que seul un nombre très limité de tombes nous sont parvenues : des sépultures riches et monumentales avec quelques autres, souvent adventices. La plupart des tombes au mobilier sobre actuellement attestées ont été découvertes dans la masse tumulaire de tertres préexistants. Rares sont les cas où les fouilles ont été suffisamment étendues à la périphérie des tumulus pour vérifier si des tombes sans relief encore apparent y avaient été installées (Zürn, 1970). On sait que des sépultures à crémation au mobilier très modeste, voire absent, ont été découvertes dans le Wurtemberg. Il reste, toutefois difficile d'en estimer la proportion. Celle-ci paraît assez faible, suggérant qu'elles ne correspondent en aucun cas à la majorité de la population. Le nombre relativement faible des sépultures de la culture de l'Aisne-Marne durant le Hallstatt D2-3, par rapport à celles du La Tène A, concorde avec l'idée d'une sélection assez drastique des individus enterrés après leur passage ou non sur le bûcher, de manière à laisser des traces pérennes, si modestes soient-elles. Cette impression se trouve confortée par le fait que les cimetières aux tombes, pourtant beaucoup plus nombreuses, du La Tène A-B dans l'Aisne-Marne n'ont eux-mêmes accueilli qu'un nombre trop restreint de défunts pour correspondre à une population tout simplement capable de se reproduire en interne. Cela signifie que la majorité des dépouilles mortelles étaient traitées selon des procédures ne laissant pas de traces durables, notamment pour l'archéologie (plateformes d'exposition, fragments osseux dispersés après calcination, etc.). En conséquence, il y a lieu de penser que le nombre réduit des tombes répertoriées pour une période donnée reflète moins des variations démographiques que des changements dans les règles de sélection sociale exprimant dans les pratiques funéraires un degré plus ou moins élevé de distinction. Sachant que les processus d'urbanisation se

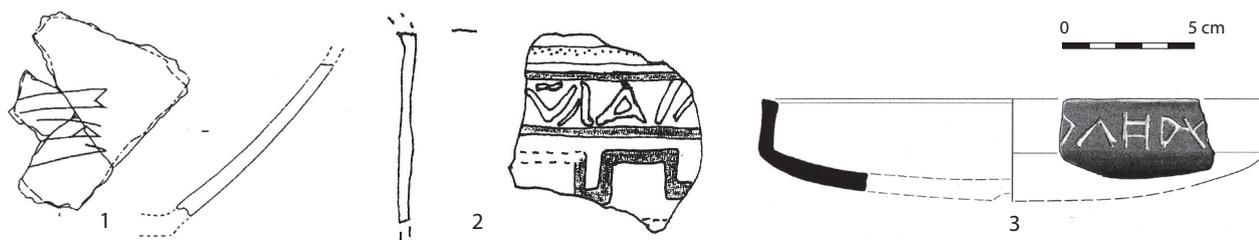


Fig. 8 – Inscriptions sur céramiques indigènes. 1 : Montmorot (d'après Verger, 1998) ; 2 : Bragny-sur-Saône (d'après Collet et Briquel, 1994) ; 3 : Bergères-lès-Vertus (d'après Olivier *et al.*, 2010).

Fig. 8 – *Inscriptions on local pottery. 1: Montmorot (after Verger, 1998); 2: Bragny-sur-Saône (after Collet & Briquel, 1994); 3: Bergères-lès-Vertus (after Olivier et al., 2010).*

sont partout accompagnés du développement de nécropoles à la sortie des villes, nous notons un point important pour notre problématique : dans l'état actuel des connaissances, nos grandes agglomérations des VI^e et V^e siècles av. J.-C. ne semblent pas posséder ce critère.

CONCLUSION

L'absence de pertinence du postmodernisme ou post-processualisme est patente. Ce courant théorique s'est élevé contre la volonté de dégager des lois générales du changement social, contre la croyance en des théories vraiment objectives, indépendantes du contexte actuel et contre le déterminisme écologique. Les deux principes majeurs de cette nébuleuse conceptuelle sont d'une part un scepticisme philosophique et même un doute métaphysique fondamental à propos de l'existence du monde hors de nos sensations, d'autre part un essai de dépassement méthodologique de la critique marxiste de la société occidentale par d'autres moyens, en réévaluant des structures d'oppression minorée jusque là : la race, le sexe ou genre et la culture. Cette approche a touché les milieux archéologiques continentaux de manière paradoxale en se conjuguant avec une autocensure positiviste qui repoussait la question du pourquoi au profit de celle du comment à propos des techniques de production et des pratiques architecturales et de dépôts, et focalisait trop exclusivement sur l'analyse interne des sites. L'analyse spatiale intersite a, par conséquent, été longtemps négligée. Or, c'est précisément la mise en œuvre sur le terrain d'une nouvelle échelle d'investigation qui a permis de saisir enfin les grandes agglomérations dans leur réelle dimension. L'existence de puissants centres territoriaux s'en est trouvée validée. Certains d'entre eux s'avèrent même plus complexes que ce que proposait le modèle des « résidences princières ». Ce n'est donc pas dans le sens d'une moindre complexité politique et de particularismes locaux qu'il fallait envisager les données archéologiques, mais bien dans celui d'un système plus complexe encore et, ainsi, plus proche des organisations territoriales grecques et étrusques.

Une définition générale de l'urbanisation est évidemment nécessaire à tout traitement de nature scientifique. Nous avons vu qu'une ville est un type d'établissement qui valorise, au niveau local, la proximité permanente et temporaire de nombreux individus aux activités très diverses, en permettant des économies (de temps et d'énergie) dites précisément « d'agglomération » dans tous les domaines sociaux et, à un niveau plus large, une situation dans un réseau hiérarchisé. Des critères archéologiques permettent ainsi de tester le caractère urbain ou non des agglomérations protohistoriques.

Il va de soi que le phénomène princier doit être appréhendé dans le contexte global de l'urbanisation du I^{er} millénaire av. J.-C. en Europe; d'abord parce que tout processus d'urbanisation engendre un important élargissement des réseaux d'approvisionnement de

toutes natures, mais aussi, dans le cas précis, parce que l'urbanisation qui émerge en Grèce, puis très vite en Italie, au VIII^e siècle av. J.-C. se trouve bien corrélée avec les indéniables manifestations archéologiques d'un renforcement de l'axe d'échanges nord-sud via les Alpes orientales. Nous constatons alors que les causes et les formes de cette urbanisation entre les mers Égée et Tyrhénienne demeurent très mal documentées d'après les fouilles, à l'évidence trop peu étendues, réalisées sur les établissements eux-mêmes. Les hypothèses proposées à ce sujet reposent presque exclusivement sur les données indirectes issues des nécropoles et des sanctuaires. Nous ignorons toujours par conséquent comment, en Grèce et en Italie, les villes ont concrètement émergé, hormis les fondations coloniales : développement d'un établissement de type villageois, intégration dans une grosse agglomération de villages peu éloignés les uns des autres ou création volontariste *ex nihilo*.

Le contexte continental précisé, les données de terrain acquises ces dix dernières années peuvent être mises en perspective de manière constructive. À l'inverse des déconstructions postmodernistes, elles révèlent, pour les sociétés nord-alpines du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C., un niveau de complexité organisationnelle encore plus élevé que prévu par le modèle des « résidences princières ». Ces données rendent encore plus improbables les approches particularistes et microhistoriques, qui sont d'ailleurs, pour la plupart, définitivement invérifiables par les moyens de l'archéologie. Elles accréditent un élargissement du système économique global, avec un accroissement spectaculaire de la production de fer et la probabilité élevée d'une hausse de la demande méditerranéenne en étain et en esclaves. Elles dévoilent aussi une diversité accrue des types d'établissements, qui peut être considérée comme le critère le plus fiable du degré de complexité sociétal. Elles confirment enfin l'accès de femmes au plus haut niveau de pouvoir, ce qui n'est possible que dans des sociétés ayant atteint un niveau d'organisation politique très élevé du type de la chefferie complexe au minimum.

L'état actuel des connaissances permet de conclure qu'une tentative d'urbanisation s'est alors produite au nord des Alpes, de l'Ouest de la Bavière à l'Est du Berry au moins, un essai inachevé pour des raisons encore mal cernées, mais vraisemblablement d'ordre systémique et d'échelle continentale. Progresser dans la compréhension de cette éphémère tentative nécessite un radical changement d'échelle des opérations de terrain. Lui seul a permis les avancées réalisées ces dix dernières années, rendant, au passage, très improbable l'hypothèse selon laquelle les résidences princières auraient été dépourvues d'emprise territoriale. Des facteurs à la fois internes (Champion T. C., 1982) et externes se sont alors conjugués pour rendre possible la création de pouvoirs territoriaux élargis, polarisés par un établissement concentrant les institutions dirigeantes à la fois politiques, économiques et idéelles. Dans quelques cas, ces établissements se sont développés jusqu'à presque devenir des villes. Nous savons que l'urbanisation s'est partout accompagnée dans un délai assez court de l'adoption d'une forme d'organisation éta-

tique caractérisée par la mise en place d'une administration et d'une force de maintien de l'ordre tendant vers le monopole de la violence légitime. Parmi les nécessaires outils de gestion administrative figurent très logiquement l'écriture. Or, nous constatons l'existence d'inscriptions sur des poteries de fabrication locale. Elles peuvent être considérées comme les indices d'une prise de conscience, par certaines élites indigènes, de l'importance de ce moyen de communication; non seulement en matière de prestige et d'affirmation de relations privilégiées avec des partenaires de sociétés plus développées, mais aussi probablement pour exprimer plus précisément le nom ou le titre du possesseur des récipients ainsi gravés ou peints. Les rares exemples d'ores et déjà découverts, et qui ne manqueront sans doute pas de se multiplier, constituent des indices supplémentaires de l'interprétation développée ici. Ils signalent, en effet, les prémices de l'éclosion d'une société urbaine et étatique, et leur disparition pendant les trois siècles suivants confirment l'interruption de ce processus de la fin du ^v^e au ⁱⁱ^e siècle av. J.-C. Un autre argument conforte cet indice d'inachèvement : l'absence, jusqu'à présent, de ces nécropoles périphériques qui cernent invariablement les villes; des nécropoles au plein sens du terme, bien sûr, et non les cimetières de quelques dizaines de tombes attestés jusqu'à présent.

S'il ne fait plus aucun doute, à la suite d'une réflexion exigeante en matière de définition, que les grandes agglomérations fortifiées des ⁱⁱ^e et ⁱ^e siècles av. J.-C. étaient des villes (Brun, 1995; Brun et Ruby, 2008), il semble bien que les plus grands centres princiers discutés ici n'avaient pas tout à fait atteint ce niveau. On pourrait, par conséquent, les placer dans cette catégorie intermédiaire, entre le gros village et la ville, que des auteurs travaillant sur le corpus moyen-oriental ont appelée cités préurbaines (Huot, 1970 et 1997) ou sites proto-urbains. Ces termes présentent évidemment le défaut d'être téléologiques ou finalistes, c'est-à-dire qu'ils supposent un processus inévitablement orienté vers la ville. Le principal problème ne réside pourtant pas dans leur connotation évolutionniste – bien que de manière non linéaire, le développement social s'avère de fait globalement orienté vers la densification des individus et la concentration des activités, donc vers l'urbanisation –, mais dans leur imprécision. Chez les utilisateurs de ces concepts se discerne en général l'usage de critères non explicités qui expriment l'idée impressionniste et vague d'un processus en cours. Il s'agit d'un repli sur une sorte de vocabulaire d'attente. Plus encore qu'avec les cités pré- ou proto-urbaines du Moyen-Orient qui ne dépassent guère les 5 ha (Forest, 1996; Butterlin, 2003), les grands centres de pouvoir nord-alpins des ^{vi}^e et ^v^e siècles av. J.-C. donnent clairement l'image d'un élan délibéré dans cette voie; un élan d'autant plus spectaculaire qu'il a avorté assez brutalement; plus rapidement peut-être dans sa zone cœur qu'à sa périphérie.

Pour éviter l'opacité conceptuelle entretenue jusqu'à présent, il convient de retourner à la définition du préfixe « proto ». Celui-ci revêt les significations suivantes : immédiatement antérieur à, presque, premier, au début de, à l'état embryonnaire. Le terme « protohistorique »,

par exemple, est de la sorte pertinent du fait que seules des sociétés agropastorales ont les moyens de développer des formes d'organisation nettement plus complexes qui ont fini par exiger l'adoption de l'écriture. Le terme de proto-urbain ne l'est pas, en revanche, dans nombre des cas où il est employé, car l'existence de grosses agglomérations ne constitue pas un prérequis pour qu'émerge la ville. Des villes ont pu se développer très vite dans n'importe quelle société agropastorale. La préexistence d'établissements concentrant un grand nombre d'habitants et des activités diverses s'observe certes dans la majorité des cas, mais pas dans tous. La question se pose alors de savoir comment traiter les établissements, dont ceux qui nous intéressent ici, qui tout en remplissant la plupart des critères fonctionnels d'une ville, n'ont pas abouti. Plutôt que le terme galvaudé de proto-urbain, nous pensons que celui de « site à urbanisation inachevée », que l'on pourrait qualifier de site « atélo-urbain »⁵, *atélos* signifiant « inachevé » en grec, est préférable car plus explicite, précis et dépourvu d'ambiguïté.

Le modèle des résidences princières était plus proche de la réalité documentaire qui s'impose aujourd'hui que toutes les propositions alternatives. On l'a jugé trop progressiste, matérialiste, centraliste, déterministe, scientiste et spatialiste, lui préférant un modèle particulariste, relativiste, « déconstructionniste », symboliste : les résidences princières n'étaient pas la résidence des élites politiques puisqu'aucun palais n'y avait été découvert (Eggert, 1989 et 1997); les vaisselles céramiques et métalliques grecques ou étrusques trouvées dans ces établissements et dans les tombes proches ne résultaient que d'échanges de proche en proche (Bintliff 1984) ou de quelques caravanes exceptionnelles (Rolley, 1992 et 2003); les spectaculaires importations découvertes dans la tombe de Vix, dont le cratère géant, avaient été offertes par des représentants de la cité de Cumès à la mère ou la grand-mère de la défunte, supposée dotée de pouvoirs religieux légendaires, un quart de siècle plus tôt en remerciement de son appui magique pour vaincre une menaçante armée étrusque (Verger, 2003); le phénomène princier n'était qu'une illusion issue d'un examen naïf des données archéologiques puisque d'une part le degré de hiérarchisation sociale ne déclinait pas après le Hallstatt D3 en Bourgogne (Milcent, 2003; Baray, 2004) et d'autre part l'établissement de Bourges devenait une ville à l'instar des cités golasecciennes avec lesquelles il entretenait des relations privilégiées (Milcent, 1999 et 2004); les résidences princières n'exerçaient aucune hégémonie territoriale ne constituant que les nœuds majeurs d'un réseau d'échange à longue distance (Nakoïnz, 2010). Les données récentes accréditent au contraire le modèle établi par W. Kimmig (1969) et conduisent même à le réévaluer en termes de centralisation fonctionnelle : certains centres princiers étaient non seulement plus puissants que d'autres et en constante compétition avec leurs semblables, mais d'un niveau approchant pour certains l'échelon urbain, ce qui suggère des tentatives d'intégrations territoriales plus vastes encore que la cinquantaine de kilomètres de rayon supposée d'après la distance moyenne des résidences

princières attestées ou supposées. Le modèle doit par conséquent être enrichi et précisé sur les points suivants : la typologie des établissements qui existaient à l'époque entre la simple ferme isolée et le centre territorial majeur, les modalités d'occupation de l'espace territorial, l'échelle d'intégration politique et ses éventuelles modifications durant la période en question, le caractère plus ou moins territorialement décentré du centre fonctionnel et les causes de l'interruption du processus d'urbanisation au milieu du V^e siècle av. J.-C. Plutôt que de perdre du temps à créer de fausses nouveautés en prenant le contre-pied systématique des travaux antérieurs, il est plus constructif et réellement novateur de s'appuyer sur leurs acquis.

NOTES

- (1) Nous remercions L. Augier, S. Carrara, F. Sacchetti, A. Tichit et Stefania Casini pour les renseignements qu'ils nous ont fournis, ainsi que Rebecca Peake pour la traduction du résumé.
- (2) La Tène, comme Hallstatt, sont les sites éponymes des deux âges du Fer. On dit « le Hallstatt », sous-entendu le faciès ou l'horizon de Hallstatt et on décline les subdivisions typochronologiques en écrivant le Hallsatt D, etc. Une curieuse habitude a été prise de traiter différemment le site de La Tène. Il est pourtant plus correct et cohérent de dire « du La Tène » et « le La Tène » quand on parle de cet horizon chronologique, comme on dirait « du La Rochelle » à propos d'un faciès céramique, par exemple.
- (3) Les données sur les céramiques importées qui nous ont

permis de compléter le tableau des comptages nous ont été fournies par L. Augier, S. Carrara, F. Sacchetti et A. Tichit.

- (4) P.-Y. Milcent (2012) croit pouvoir trouver à Vix, une phase La Tène A1 parmi quelques objets issus d'une fosse des Lochères. La céramique caractéristique du faciès vixéen, date du Hallstatt D2-D3. Sur le dessin de R. Joffroy, un seul tesson présente un profil peut-être laténien (Chaume, 2001, p. 78, fig. 78,7). À Lyon « Vaise », l'examen erroné d'une planche des publications d'origine (Burnouf *et al.*, 1989; Bellon *et al.*, 1991) le conduit de même à inscrire la séquence du site au La Tène A (Chaume et Reinhard, 2009, p. 38-39). Or, seule une fosse date de cette étape avec une fibule du type Certosa et des fragments de vases attiques. Le reste du site est attribué au Hallstatt D2-D3. Quant à la fibule (du type F4G2) dite laténienne de la Heuneburg (Kimmig, 1988, p. 285; Sievers, 1984, pl. 220, n° 2297; Gersbach, 1999), elle date effectivement du La Tène A *stricto sensu* (Chaume, 2001, p. 124), mais tous les spécialistes placent au terme du Hallstatt D3 (premier tiers du V^e siècle av. J.-C.) la fin de l'occupation du site de la Heuneburg. En somme, P.-Y. Milcent raisonne à partir d'ensembles non clos et en présence ou absence plutôt qu'en fréquence d'associations typologiques. Ce qu'il nomme La Tène A1 n'est pas une période intrinsèque, mais un court moment de transition caractérisé par quelques ensembles mixtes associant des types du Hallsatt D3 et du La Tène A (Chaume et Reinhard, 2009, p. 38-39). Il en vient à regrouper en une unique période indistincte ces deux étapes, brouillant toute réflexion sur l'histoire sociale du V^e siècle av. J.-C.
- (5) Nous remercions chaleureusement G. Kliebenstein, maître de conférences en stylistique à l'université de Nantes pour ce néologisme, ainsi que pour l'ensemble de ses très pertinentes suggestions.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDREAU J., DESCAT R. (2006) – *Esclave en Grèce et à Rome*, Paris, Hachette Littératures, 306 p.
- ARAFAT, K., MORGAN C. (1994) – Athens, Etruria and the Heuneburg: Mutual Misconceptions in the Study of Greek-Barbarian Relations, in I. Morris (dir.), *Classical Greece: Ancient Histories and Modern Archaeologies*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 108-134.
- ARNOLD B. (1995a) – Honorary Males or Women of Substance? Gender, Status, and Power in Iron-Age Europe, *Journal of European Archaeology*, 3, 2, p. 153-168.
- ARNOLD B. (1995b) – The Material Culture of Social Structure: Rank and Status in Early Iron Age Europe, in B. Arnold et D. Blair Gibson (dir.), *Celtic Chieftdom, Celtic State. The Evolution of Complex Social Systems in Prehistoric Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 43-52.
- AUGIER L. (2012) – *Étude des productions céramiques de l'âge du Fer dans le Berry, du Hallstatt C à La Tène B2-C1. Des hommes et des pots*, thèse de doctorat, université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne, Paris, 2 vol., 769 p.
- AUGIER L., KRAUSZ S. (2012) – Du complexe princier à l'oppidum : le cas du Berry, in S. Sievers et M. Schönfelder (dir.), *Die Frage der Protourbanisation in der Eisenzeit*, actes du 34^e Colloque international de l'AFEAF (Aschaffenburg, 2010), Bonn, Rudolf Habelt (Kolloquien zur Vor- und Frühgeschichte, 16), p. 165-190.
- AUGIER L., FROQUET H., MILCENT P.-Y. (2001) – Des ateliers semi-enterrés de La Tène A ancienne au nord-est de Bourges, à Port-Sec (Cher), *Bulletin de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer*, 19, p. 11-12.
- BACHOFEN J. J. (1861) – *Das Mutterrecht*, Munich, Suhrkamp, 461 p.
- BARAY L. (2004) – Du dépôt fastueux au dépôt modeste : l'idéologie funéraire aristocratique et la dynamique sociale aux VI^e et V^e siècles av. J.-C. en Europe occidentale, in L. Baray (dir.), *Archéologie des pratiques funéraires : approches critiques*, actes de table ronde (Glux-en-Glenne, 2001), Glux-en-Glenne, Centre archéologique européen du mont Beuvray (Bibracte, 9), p. 65-77.
- BATTISTINI O. (2002) – *La guerre du Péloponnèse, Thucydide d'Athènes*, Paris, Ellipses, 190 p.
- BELLON C., BURNOUF J., MARTIN J.-M., VEROT-BOURRÉLY A. (1991) – Premiers résultats de fouilles sur le site de Gorge-de-Loup (Lyon-Vaise, 69), in A. Duval (dir.), *Les Alpes à l'âge du Fer*, actes du 10^e Colloque de l'AFEAF (Yenne-Chambéry, 1986), Paris, CNRS (Supplément à la *Revue archéologique de Narbonnaise*, 22), p. 3-20.

- BERRANGER M. (2009) – *Le fer, entre matière première et moyen d'échange, en France du VII^e au I^{er} siècle av. J.-C. Approches interdisciplinaires*, thèse de doctorat, université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne, Paris, 5 vol.
- BINAGHI M. A. (2000) – Gli abitati della cultura di Golasecca, in M. A. Binaghi et M. Squarzanti (dir.), *La raccolta archeologica e il territorio*, Milan - Sesto Calende, Soprintendenza archeologica della Lombardia, p. 94-98.
- BINTLIFF J. (1984) – Iron Age Europe, in the Context of Social Evolution from the Bronze Age through to Historic Times, in J. Bintliff (dir.), *European Social Evolution, Archaeological Perspectives*, Bradford, University of Bradford, p. 157-225.
- BOARDMAN J. (1998) – *Early Greek Vase Painting: 11th-6th Centuries BC*, Londres, Thames and Hudson, 287 p.
- BOISAUBERT J.-L., MAUVILLY M., MURRAY C., RUFFIEUX M., VIGNEAU H. (2007) – Bussy « Pré de Fond » et Sévaz « Tudinges » (canton de Fribourg, Suisse) entre VII^e et V^e siècle avant J.-C. : deux nouveaux types de sites sur le plateau, in *L'âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges. Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer*, vol. 1, actes du 29^e Colloque international de l'AFEAF (Bienne, 2005), Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 279-295.
- BÖTTINGER W., MÜLLER D., SCHENK S. (2011) — Étude topographique du mont Lassois et de son environnement immédiat, in B. Chaume et C. Mordant (dir.), *Le complexe aristocratique de Vix. Nouvelles recherches sur l'habitat, le système de fortification et l'environnement du mont Lassois*, 2 vol., Dijon, Éditions universitaires de Dijon, p. 795-838.
- BOZIC D. (2009) – A Hallstatt Grave Containing a Cuirass, Excavated near Stična by the Duchess of Mecklenburg in 1913. The Reliability of Grave Groups from the Mecklenburg Collection, *Arheološki Vestnik*, 60, p. 63-95.
- BRAUDEL F. (1979) – *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 543 p.
- BRUN P. (1987) – *Princes et princesses de la Celtique, le premier âge du Fer (850-450 av. J.-C.)*, Paris, Errance, 216 p.
- BRUN P. (1988) – Les « résidences princières » comme centres territoriaux : éléments de vérification, in *Les princes celtes et la Méditerranée*, Paris, La Documentation française (Rencontres), p. 128-143.
- BRUN P. (1995) – Oppida and Social 'Complexification' in France, in J. D. Hill et C. G. Cumberpatch (dir.), *Different Iron Ages: Studies on the Iron Age in Temperate Europe*, Oxford, Tempus Reparatum (BAR, International Series 602), p. 121-128.
- BRUN P. (1996a) – Contacts entre colons et indigènes au milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. en Europe, *Journal of European Archaeology*, 3, 2, p. 113-123.
- BRUN P. (1996b) – Représentations symboliques, lieux de culte et dépôts votifs dans l'Est de la France au Bronze final et au premier âge du Fer, in *Archäologische Forschungen zum Kultgeschehen in der jüngeren Bronzezeit und frühen Eisenzeit Alteuropas*, actes du colloque (Ratisbonne, 1993), Ratisbonne-Bonn, Universitätsverlag-Rudolf Habelt (Regensburger Beiträge zur prähistorischen Archäologie, 2), p. 183-201.
- BRUN P. (1997) – Les « résidences princières » : analyse du concept, in P. Brun et B. Chaume (dir.), *Vix et les éphémères principautés celtiques. Les VI^e-V^e siècles av. J.-C. en Europe centre-occidentale*, actes du colloque international (Châtillon-sur-Seine, 1993), Paris, Errance (Archéologie d'aujourd'hui), p. 312-327.
- BRUN P. (2006) – Entre la métaphore et le concept : heurs et malheurs du qualificatif « princier » en archéologie, in P. Darque, M. Fotiadis et O. Polychronopoulou (dir.), *Mythos. La préhistoire égéenne du XIX^e au XXI^e siècle après J.-C.*, Athènes, École française d'Athènes (Supplément au *Bulletin de correspondance hellénique*, 46), p. 317-336.
- BRUN P., CHAUME B. (1997a) – *Vix et les éphémères principautés celtiques. Les VI^e-V^e siècles av. J.-C. en Europe centre-occidentale*, actes du colloque international (Châtillon-sur-Seine, 1993), Paris, Errance (Archéologie d'aujourd'hui), 408 p.
- BRUN P., CHAUME B. (1997b) – Introduction : une approche multiscalaire, in P. Brun et B. Chaume (dir.), *Vix et les éphémères principautés celtiques. Les VI^e-V^e siècles av. J.-C. en Europe centre-occidentale*, actes du colloque international (Châtillon-sur-Seine, 1993), Paris, Errance (Archéologie d'aujourd'hui), p. 9-11.
- BRUN P., RUBY P. (2008) – *L'âge du Fer en France. Premières villes, premiers États celtiques*. Paris, La Découverte, 177 p.
- BRUN P., CHARTIER M., PTON P. (2000) – Le processus d'urbanisation dans la vallée de l'Aisne, in V. Guichard, S. Sievers et O. H. Urban (dir.), *Les processus d'urbanisation à l'âge du Fer*, Glux-en-Glenne, Centre archéologique européen du mont Beuvray, p. 83-96.
- BRUN P., AUBRY L., GALINAND C., PENNORS F., QUENOL V., RUBY P. (2010) – Elite and Prestige Goods during the Early and Middle Bronze Age in France, in H. Meller et F. Bertemes (dir.), *Der Griff nach den Sternen. Wie Europas Eliten zu Macht und Reichtum kamen*, acte du symposium international (Halle, 2005), Halle, Landesamt für Denkmalpflege und Archäologie Sachsen-Anhalt - Landesmuseum für Vorgeschichte (Tagungen des Landesmuseums für Vorgeschichte Halle, 5), p. 199-206.
- BUCHSENSCHUTZ O., RALSTON I. (2012) – Urbanisation et aristocratie celtiques, in S. Sievers et M. Schönfelder (dir.), *Die Frage der Protourbanisation in der Eisenzeit*, actes du 34^e Colloque international de l'AFEAF (Aschaffenburg, 2010), Bonn, Rudolf Habelt (Kolloquien zur Vor- und Frühgeschichte, 16), p. 347-364.
- BURKERT W. (1992) – *The Orientalizing Revolution: Near Eastern Influence on Greek Culture in the Early Archaic Age*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 238 p.
- BURNOUF J., BELLON C., MARTIN J.-M., VEROT-BOURRELY A. (1989) – Lyon avant Lugdunum, un habitat du premier âge du Fer à Vaise, in C. Goudineau (dir.), *Aux origines de Lyon*, Lyon, Circonscription des Antiquités historiques (Documents d'archéologie en Rhône-Alpes, 2; série lyonnaise, 1), p. 11-21.
- BUTTERLIN P. (2003) – *Les temps proto-urbains de Mésopotamie. Contacts et acculturation à l'époque d'Uruk au Moyen-Orient*, Paris, CNRS, 467 p.

- CASINI S., DE MARINIS R.C., RAPI M. (2001) – L'abitato protostorico dei dintorni di Como, in *La protostoria in Lombardia*, actes du 3^e Congrès d'archéologie nationale (Côme, 1999), Côme, Società archeologica comense, p. 97-140.
- CERESA MORI A., GAMBARI F. M., JORIO S., POGGIANI KELLER R. (2009) – L'occupation du territoire : les habitats de la culture de Golasecca, in *Golasecca (VIII^e-V^e siècle av. J.-C.). Du commerce et des hommes à l'âge du Fer*, catalogue de l'exposition du musée d'Archéologie nationale (Saint-Germain-en-Laye, novembre 2009-avril 2010), Paris, RMN, p. 57-60.
- CHAMPION S. (1982) – Exchange and Ranking: the Case of Coral, in A. C. Renfrew et S. T. Shennan (dir.), *Ranking, Resource and Exchange*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 67-72.
- CHAMPION T. C. (1982) – Fortification, Ranking and Subsistence, in A. C. Renfrew et S. T. Shennan (dir.), *Ranking, Resource and Exchange*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 61-66.
- CHAUME, B. (2001) – *Vix et son territoire à l'âge du Fer. Fouilles du mont Lassois et environnement du site princier*, Montagnac, Monique Mergoïl, 654 p.
- CHAUME, B. (2003) — Le Châtillonnais au premier âge du Fer. De la chefferie à la résidence princière, *Les Dossiers de l'Archéologie*, 284, p. 28-35.
- CHAUME B. (2004) – La place de la France orientale dans le réseau des échanges à longues distances du Bronze final au Hallstatt final, in M. A. Guggisberg (dir.), *Die Hydria von Grächwil. Zur Funktion und Rezeption mediterraner Importe in Mitteleuropa im 6. und 5. Jahrhundert v. Chr.*, actes du colloque international pour le 150^e anniversaire de la découverte de l'hydrie de Grächwil (Berne, 2001), Berne, Verlag Bernisches Historisches Museum (Schriften des Bernischen Historischen Museums, 5), p. 79-106.
- CHAUME B. (2007) – Essai sur l'évolution de la structure sociale hallstattienne, in H.-L. Fernoux et C. Stein (dir.), *Aristocratie antique : modèles et exemplarité sociale*, actes du colloque (Dijon, 2005), Dijon, éditions universitaires de Dijon, p. 25-55.
- CHAUME B., MORDANT C. (2011) – *Le complexe aristocratique de Vix. Nouvelles recherches sur l'habitat et le système de fortifications*, Dijon, éditions universitaires de Dijon (Art, archéologie et patrimoine), 2 vol., 867 p.
- CHAUME B., REINHARD W. (2009) – La céramique du sanctuaire hallstattien de Vix-les Herbues, in B. Chaume (dir.), *La céramique hallstattienne de France orientale : approches typologique et chrono-culturelle*, actes du colloque international (Dijon, 2006), Dijon, éditions universitaires de Dijon, p. 27-50.
- CHILDE V. G. (1950) – The Urban Revolution, *Town Planning Review*, 21, p. 9-15.
- CHYTRÁČEK M., DANIELISOVÁ A., TREFNÝ M., SLABINA M. (2010) – Zentralisierungsprozesse und Siedlungsdynamik in Böhmen (8-4 Jahrhundert v. Chr.), in D. Krause (dir.), „Fürstensitze“ und Zentralorte der frühen Kelten, actes du colloque de clôture du DFG-Schwerpunktprogramms 1171 (Stuttgart, 2009), Stuttgart, Konrad Theiss (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 20-2), p. 155-173.
- COLDSTREAM J. N. (1977) – *Geometric Greece*, Londres, Methuen, 405 p.
- COLLET S., BRIQUEL D. (1994) – Découverte d'une inscription sur une céramique peinte du V^e siècle av. J.-C. (site de Bragny-sur-Saône). Notes et discussions, *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 68, p. 225-229.
- CONKEY M., SPECTOR J. (1984) – Archaeology and the Study of Gender, in M. Schiffer (dir.), *Advances in Archaeological Method and Theory*, vol. 7, New York, Academic Press, p. 1-38.
- CUNLIFFE B. W. (1988) – *Greeks, Romans and Barbarians, Spheres of Interaction*, Londres, B. T. Batsford, 256 p.
- DAMGAARD ANDERSEN H., HORSNAES H. W., HOUBY-NIELSEN S., RATHJE A. (1997) – *Urbanization in the Mediterranean in the Ninth to Sixth Centuries BC*, Copenhagen, University of Copenhagen-Museum Tusulanum Press (Acta Hyperborea, 7; Danish Studies in Classical Archaeology), 467 p.
- DE MARINIS R. C. (2009) – La culture de Golasecca : une histoire de plusieurs siècles, in *Golasecca (VIII^e-V^e siècle av. J.-C.). Du commerce et des hommes à l'âge du Fer*, catalogue de l'exposition du musée d'Archéologie nationale (Saint-Germain-en-Laye, novembre 2009-avril 2010), Paris, RMN, p. 39-44.
- DEHN, W. (1974) – Einige Bemerkungen zum eisenzeitlichen Befestigungswesen in Mitteleuropa, in B. Chropovský (dir.), *Problemen der jüngeren Hallstattzeit in Mitteleuropa*, actes du symposium, Bratislava, Verlag der slowakischen Akademie der Wissenschaften, p. 125-136.
- DEMOULE J.-P. (1999) – *Chronologie et société dans les nécropoles celtiques de la culture Aisne-Marne du VI^e au III^e siècle avant notre ère*, Amiens, Revue archéologique de Picardie (Numéro spécial de la *Revue archéologique de Picardie*, 15), 406 p.
- DIETLER M. (1989) – Greeks, Etruscans and Thirsty Barbarians: Early Iron Age Interaction in the Rhône Basin of France, in T. C. Champion (dir.), *Centre and Periphery: Comparative Studies in Archaeology*, Londres, Unwin Hyman, p. 127-141.
- DIETLER M. (1990) – Driven by Drink: The Role of Drinking in the Political Economy and the Case of Early Iron Age France, *Journal of Anthropological Archaeology*, 9, p. 352-406.
- DURKHEIM É. (1893) – *De la division du travail social*, rééd. Paris, Presses universitaires de France (Quadrige), 1991, 416 p.
- DURKHEIM É. (1895) – *Les règles de la méthode sociologique*, rééd. Paris, Presses universitaires de France (Quadrige), 1990, 149 p.
- EGG M., KRAMER D. (2005) – *Krieger, Feste, Totenopfer. Der letzte Hallstattfürst von Kleinklein in der Steiermark*, Mayence, Römisch-Germanisches Zentralmuseum (Mosaiksteine Forschungen am Römisch-Germanischen Zentralmuseum, 1), 41 p.
- EGG M., STAWINOĞA G. (1996) – *Das hallstattzeitliche Fürstengrab von Strettweg bei Judenburg in der Obersteiermark*, Mayence, Verlag der Römisch-Germanisches Zentralmuseum (Forschungsinstitut für Vor- und Frühgeschichte Monographien, 37), 293 p.

- EGGERT M. K. H. (1989) – Die 'Fürstensitze' der Späthallstattzeit. Bemerkungen zu einem archäologischen Konstrukt, *Hammaburg*, 9, p. 53-66.
- EGGERT M. K. H. (1997) – Le concept de *Fürstensitz* et autres problèmes d'interprétation : annotations sur le « phénomène princier » du Hallstatt final, in P. Brun et B. Chaume (dir.), *Vix et les éphémères principautés celtiques. Les VI^e-V^e siècles av. J.-C. en Europe centre-occidentale*, actes du colloque international (Châtillon-sur-Seine, 1993), Paris, Errance (Archéologie d'aujourd'hui), p. 287-294.
- ENRIGHT M.J. (1988) – Lady with the Mead-Cup. Ritual, Group Cohesion and Hierarchy in the Germanic Warband, *Frühmittelalterliche Studien*, 22, p. 170-203.
- ÉTIENNE R., MULLER C., PROST F. (2000) – *Archéologie historique de la Grèce Antique*, Paris, Ellipses, 399 p.
- FISCHER F. (1973) – Keimelia Bemerkungen zur kulturgeschichtlichen Interpretation des sogenannten Südimports in der späten Hallstatt- und frühen Latène-Kultur des westlichen Mitteleuropa, *Germania*, 51, 2, p. 436-459.
- FLOUEST J.-L. (1992) – Bragny-sur-Saône (département de Saône-et-Loire) : les structures domestiques de l'habitat du v^e siècle av. J.-C., in G. Kaenel et P. Curdy (dir.), *L'âge du Fer dans le Jura*, actes du 15^e Colloque de l'AFEAF (Pontarlier - Yverdon-les-Bains, 1991), Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise (Cahiers d'archéologie romande, 57), p. 153-162.
- FOREST J.-D. (1996) – *Mésopotamie. L'apparition de l'État, VII^e-III^e millénaire*, Paris, Paris-Méditerranée (Grandes civilisations), 272 p.
- FRANKENSTEIN S., ROWLANDS M. J. (1978) – The Internal Structure and Regional Context of Early Iron Age Society in South-Western Germany, *Bulletin of the Institut of Archaeology, University of London*, 15, p. 73-112.
- FRASER A. (1989) – *The Warrior Queens: The Legends and the Lives of the Women Who Have Led Their Nations in War*, Londres, Phoenix Press, 383 p.
- FREY O.-H. (1962) – Der Beginn der Situlenkunst im Ostalpenraum, *Germania*, 40, p. 56-73.
- FRIED M. (1960) – On the Evolution and Social Stratification and the State, in S. Diamond (dir.), *Culture in History*, New York, Columbia University Press, 1014 p.
- FUSTEL DE COULANGES N. D. (1864) – *La cité antique, étude sur le culte, le droit, les institutions de la Grèce et de Rome*, Paris, Durand, 525 p.
- GABROVEC S., KRUH A., MURGEL I., TERZAN J. B. (2006) – *Stična II/1. Grabhügel aus der älteren Eisenzeit*, Lubiana, Narodni Muzej (Katalogi in monografije, 37), 488 p.
- GABROVEC S., TERZAN B. (2008) – *Stična II/2. Grabhügel aus der älteren Eisenzeit*, Lubiana, Narodni Muzej (Katalogi in monografije, 38), 344 p.
- GAMBARI F. M. (2000) – Gli abitati della prima età del Ferro nell'area del Basso Verbano e dell'Ovest Ticino, in R. C. De Marinis et S. Biaggio Simona (dir.), *I Leponti: tra mito e realtà*, catalogue de l'exposition (Locarno, 2000), Giubiasco-Locarno, Gruppo Archeologia Ticino-A. Dadò, p. 195-202.
- GAMBARI F. M. (2001) – Il centro protourbano di Castelletto Ticino: insediamenti e territorio, in *La protostoria in Lombardia*, actes du 3^e Congrès d'archéologie nationale (Côme, 1999), Côme, Società archeologica comense, p. 159-171.
- GAMBARI F. M. (2003) – Il centro protourbano di Castelletto Ticino : un modello economico e territoriale per la prima età del Ferro nel Verbano, *Verbanus*, 24, 201- 213.
- GARCIA D. (2004) – *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence du VIII^e au II^e siècle av. J.-C.*, Paris, Errance (Les Hespérides), 206 p.
- GARDIN J.-C. (1979) – *Une archéologie théorique*, Paris (L'esprit critique), Hachette, 339 p.
- GASSMANN G., WIELAND G. (2008) – Systematische Untersuchungen an Eisenproduktionsstätten der Späthallstatt- und Frühlatènezeit im Neuenbürger Erzrevier, in *Archäologische Ausgrabungen in Baden-Württemberg 2007*, Stuttgart, Theiss, p. 88-93.
- GASSMANN G., RÖSCH M., WIELAND G. (2006) – Das Neuenbürger Erzrevier im Nordschwarzwald als Wirtschaftsraum während der Späthallstatt- und Frühlatènezeit, *Germania*, 84, 2, p. 273-306.
- GERSBACH E. (1999) – Bemerkungen zu einer Fibel der frühen Latènezeit von der Heuneburg bei Herbertingen-Hundersingen, Kr. Sigmaringen, *Fundberichte aus Baden-Württemberg*, 23, 109-118.
- GIRARD R. (1978) – *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 492 p.
- GOODY J. (1986) – *La logique de l'écriture : aux origines des sociétés humaines*, Paris, Armand Colin, 197 p.
- GOODY J. (1994) – *Entre l'oralité et l'écriture*, Paris, PUF (Ethnologues), 323 p.
- GOSDEN C. (1985) – Gifts and Kin in Early Iron Age Europe, *Man*, 20, p. 475-493.
- GRAS M. (2000) – Donner du sens à l'objet. Archéologie, technologie culturelle et anthropologie, *Annales, histoire, sciences sociales*, 3, p. 601-614.
- GRAS M., ROUILLARD P., TEIXIDOR J. (1989) – *L'univers phénicien*, Paris, Arthaud, 283 p.
- HAGGETT P. (1965) – *Locational Analysis in Human Geography*, Londres, Arnold, 339 p.
- HAILER U. (2008) – Aspekte der Zentralortgenese und Urbanisierung in Etrurien und im Picenum zwischen dem 9. und 5. Jh. V.Chr., in D. Krausse et C. Steffen (dir.), *Frühe Zentralisierungs- und Urbanisierungsprozesse: zur Genese und Entwicklung frühkeltischer Fürstensitze und ihres territorialen Umlandes*, actes du colloque du DFG-Schwerpunktprogramms 1171 (Blaubeuren, 2006), Stuttgart, Theiss (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 101), p. 415-433.
- HANSEN M. H. (1997a) – *The Polis as an Urban Centre and as a Political Community*, actes du symposium (Copenhague, 1996), Copenhague, Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab (Acts of the Copenhagen Polis Center, 4), 547 p.
- HANSEN M. H. (1997b) – The Polis as an Urban Centre: The Literary and Epigraphical Evidence, in M. H. Hansen (dir.), *The Polis as an Urban Centre and as a Political Community*, actes du symposium (Copenhague, 1996), Copen-

- hague, Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab (Acts of the Copenhagen Polis Center, 4), 9-86.
- HANSEN M. H. (2000) – *A Comparative Study of Thirty City-State Cultures*, actes du symposium (Copenhague, 1999), Copenhague, Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab Special (Historisk filosofiske skrifter, 21), 636 p.
- HÄRKE H. G. H. (1979) – *Settlement Types and Settlement Patterns in the West Hallstatt Province*, Oxford, Archaeopress (BAR, International Series 57), 300 p.
- HAYDEN B. (2008) – *L'homme et l'inégalité. L'invention de la hiérarchie à la Préhistoire*, Paris, CNRS (Le passé recomposé), 161 p.
- HAYDEN B., DIETLER M. (2001) – *Feasts: Archaeological and Ethnographic Perspectives on Food, Politics, and Power*, Washington, Smithsonian Institution Press (Smithsonian Series in Archaeological Inquiry), 432 p.
- HERMANN J. (1989) – Forschungsgeschichte, in E. Gersbach (dir.), *Ausgrabungsmethodik und Stratigraphie der Heuneburg*, Mayence, Philipp von Zabern (Römisch-germanische Forschungen, 45; Heuneburgstudien, 6), p. 89-112.
- HERMANN J. (1991) – La forteresse de la Heuneburg et les tombes princières du haut Danube, in S. Moscati, O.-H. Frey, V. Kruta, B. Rafferty et M. Szabo (dir.), *I Celti*, Milan, Bompiani, p. 114-115.
- HODDER I. (1982) – *Symbols in Action*, Cambridge, Cambridge University Press, 244 p.
- HUOT J.-L. (1970) – Des villes existent-elles en Orient dès l'époque néolithique? *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 25, 4, p. 1091-1101.
- HUOT J.-L. (1997) – *Les premiers villageois de Mésopotamie. Du village à la ville*, Paris, Armand Colin (Civilisations U), 223 p.
- JOFFROY R. (1960) – *L'oppidum de Vix et la civilisation hallstattienne dans l'Est de la France*, Paris, Les Belles Lettres (Publications de l'université de Dijon, 20), p. 210.
- JOYE S. (2003) – *Les élites féminines au haut Moyen Âge. Historiographie. L'historiographie des élites dans le haut Moyen Âge*, LAMOP [http://lamop.univ-paris ... p/LAMOP/elites/joye.pdf].
- KIMMIG W. (1969) – Zum Problem späthallstätischer Adelsitze, in K. H. Otto et J. Hermann (dir.), *Siedlung, Burg und Stadt: Studien zu ihren Anfängen*, Festschrift für Paul Grimm, Berlin, Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin (Schriften der Sektion für Vor- und Frühgeschichte, 25), p. 95-113.
- KIMMIG, W. (1983) – Die griechische Kolonisation im westlichen Mittelmeergebiet und ihre Wirkung auf die Landschaften des westlichen Mitteleuropa, *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 30, p. 5-78.
- KIMMIG W. (1988) – *Das Kleinaspergle. Studien zu einem Fürstengrabhügel der frühen Latènezeit bei Stuttgart*, Stuttgart, Theiss (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 30), 347 p.
- KIMMIG W., GERSBACH E. (1971) – Die Grabungen auf der Heuneburg 1966-1969, *Germania*, 49, p. 21-91.
- KRAUSSE D. (2010) – „Fürstensitze“ und Zentralorte der frühen Kelten, actes du colloque de clôture du DFG-Schwerpunktprogramms 1171 (Stuttgart, 2009), Stuttgart, Theiss (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 120), 2 vol., 479 p.
- KRAUSSE D., EBINGER-RIST N. (2012) – Jenseits der Donau – Das neue „Fürstinnengrab“ von der Heuneburg, in *Die Welt der Kelten. Zentren der Macht-Kostbarkeiten der Kunst*, catalogue de l'exposition (Stuttgart, 15 septembre 2012-17 février 2013), Stuttgart, J. Thorbecke, p. 124-126.
- KRAUSSE D., STEFFEN C. (2008) – *Frühe Zentralisierungs- und Urbanisierungsprozesse: zur Genese und Entwicklung frühkeltischer Fürstensitze und ihres territorialen Umlandes*, actes du colloque du DFG-Schwerpunktprogramms 1171 (Blaubeuren, 2006), Stuttgart, Theiss (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 101), 479 p.
- KROMER K. (1959) – *Das Gräberfeld von Hallstatt*, Florence, Sansoni (Association internationale d'archéologie classique; monographie, 1), 2 vol., 225 p.
- KURZ S. (1998) – Neue Ausgrabungen im Vorfeld der Heuneburg bei Hundersingen an der oberen Donau, *Germania*, 76, 2, p. 527-548.
- KURZ S. (2007) – *Untersuchungen zur Entstehung der Heuneburg in der späten Hallstattzeit*, Stuttgart, Theiss (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 105), 187 p.
- KURZ S. (2010) – Zur Genese und Entwicklung der Heuneburg in der späten Hallstattzeit, in D. Krausse (dir.), „Fürstensitze“ und Zentralorte der frühen Kelten, actes du colloque de clôture du DFG-Schwerpunktprogramms 1171 (Stuttgart, 2009), Stuttgart, Theiss (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 120), p. 239-256.
- KURZ S. (2012) – La Heuneburg. État des recherches, in S. Sievers et M. Schönfelder (dir.), *Die Frage der Protourbanisation in der Eisenzeit*, actes du 34^e Colloque international de l'AFEAF (Aschaffenburg, 2010), Bonn, Rudolf Habelt (Kolloquien zur Vor- und Frühgeschichte, 16), p. 15-27.
- LUSSAULT M. (2003) – Centre urbain, in J. Lévy et M. Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 144-145.
- MAZARAKIS-AINIAN A. (2002) – Recent Excavations at Oropos (Northern Attica), in M. Stamatopoulou et M. Yerloulanou (dir.), *Excavating Classical Culture: Recent Archaeological Discoveries in Greece*, Oxford, Archaeopress (BAR, International Series 1031; Studies in Classical Archaeology, 1), p. 149-178.
- MILCENT P.-Y. (1999) – *Recherches sur le premier âge du Fer en France centrale*, thèse de doctorat, université Paris I – Panthéon-Sorbonne, Paris, 4 vol., 888 p.
- MILCENT P.-Y. (2003) – Le contexte historique, in C. Rolley (dir.), *La tombe princière de Vix*, vol. 1, Paris, Picard, p. 327-366.
- MILCENT P.-Y. (2004) – *Le premier âge du Fer en France centrale*, Paris, Société préhistorique française (Mémoire, 34), 2 vol., 718 p.

- MILCENT P.-Y. (2007) – *Bourges-Avaricum, un centre proto-urbain celtique du V^e siècle av. J.-C. Les fouilles du quartier Saint-Martin-des-Champs et les découvertes des établissements militaires*, Bourges, éditions de la ville de Bourges, Toulouse, UMR 5608 (Bituriga), 2 vol., 341 p.
- MILCENT P.-Y. (2012) – Résidences aristocratiques et expérience urbaine hallstattiennes en France (VI^e-V^e siècle av. J.-C.), in S. Sievers et M. Schönfelder (dir.), *Die Frage der Protourbanisation in der Eisenzeit*, actes du 34^e Colloque international de l'AFEAF (Aschaffenburg, 2010), Bonn, Rudolf Habelt (Kolloquien zur Vor- und Frühgeschichte, 16), p. 91-113.
- MORRIS I. (1987) – *Burial and Ancient Society. The Rise of the Greek City-State*, Cambridge, Cambridge University Press (New studies in archaeology), 262 p.
- MORRIS I. M. (1991) – The Early Polis as City and State, in J. W. Rich et A. Wallace-Hadrill (dir.), *City and Country in the Ancient World*, Londres, Routledge, p. 25-57.
- NAKOINZ O. (2010) – Kulturelle Räume der älteren Eisenzeit in Südwestdeutschland, in D. Krausse (dir.), „Fürstensitze“ und Zentralorte der frühen Kelten, actes du colloque de clôture du DFG-Schwerpunktprogramms 1171 (Stuttgart, 2009), Stuttgart, Konrad Theiss (Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 120), p. 317-332.
- OLIVIER L., MARKEY T., MULLER J.-C., EGETMEYER M. (2010) – Un graffiti en caractères lépontiques du V^e siècle av. J.-C. provenant de la nécropole gauloise de Montagnesson à Bergères-les-Vertus (Marne), *Antiquités nationales*, 41, p. 37-50.
- ONU-Habitat (2006) – *État des villes dans le monde 2006-2007, objectifs du Millénaire pour le développement et viabilité urbaine*, Londres, Earthscan, 351 p.
- OSBORNE R. (1987) – *Classical Landscape with Figures: The Ancient Greek City and its Countryside*, Londres, G. Philip, 216 p.
- OSBORNE R. (2005) – Urban Sprawl: What is Urbanization and Why Does it Matter?, *Proceedings of the British Academy*, 126, p. 1-16.
- OSBORNE R., CUNLIFFE B. (2005) – *Mediterranean Urbanization 800-600 BC*, Oxford, Oxford University Press - British Academy (Proceedings of the British Academy), 296 p.
- PACCIARELLI M. (2006) – *L'archeologia preistorica e protostorica nel promontorio del Poro*, opuscolo didattico, Rome, Tropea, 52 p.
- PAULI L. (1972) – *Untersuchungen zur Späthallstattkultur in Nordwürttemberg: Analyse eines Kleinraumes im Grenzbe- reich zweier Kulturen*, Hambourg, Helmut Buske (Hamburger Beiträge zur Archäologie, 2-1), 166 p.
- PERKINS P. (1999) – Reconstructing the Population History of the Albegna Valley and Ager Cosanus, Tuscany, Italy in the Etruscan Period, in M. Gillings, D. Mattingly et J. Van Dalen (dir.), *Geographical Information Systems and Landscape Archaeology*, Oxford, Oxbow Books, p. 103-115.
- PERONI R. (1989) – *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, 9. *Protostoria dell'Italia continentale. La penisola italiana nelle età del bronzo e del ferro*, Rome, Biblioteca di storia patria, 645 p.
- PERTLWIESER M. (1982) – Hallstattzeitliche Grabhügel bei Mitterkirchen, Pol. Bez. Perg, Oö. (Votbericht), *Jahrbuch des Oberösterreichischen Musealvereines Linz*, 127, 1, p. 9-24.
- POLIGNAC F. DE (1984) – *La naissance de la cité grecque. Culte, espace et société : VIII^e-VII^e siècle avant J.-C.*, Paris, La Découverte, 190 p.
- POLIGNAC F. DE (1999) – L'installation des dieux et la genèse des cités en Grèce d'Occident, une question résolue? Retour à Mégara Hyblaea, in *La colonisation grecque en Méditerranée occidentale*, actes de la rencontre scientifique en hommage à Georges Vallet (Rome - Naples, 1995), Rome, École française de Rome, p. 209-229.
- POPPER K. R. (1963) – *The Growth of Scientific Knowledge*, Londres, Routledge - Kegan Paul, 412 p.
- POUX M. (2004) – *L'âge du vin. Rites de boisson, festins et libations en Gaule indépendante*, Montagnac, Monique Mergoïl (Protohistoire européenne, 8), 637 p.
- PUMAIN D., SANDERS L., SAINT-JULIEN T. (1989) – *Villes et auto-organisation*, Paris, Economica, 191 p.
- RASMUSSEN T. (2005) – Etruscan Urbanisation, in R. Osborne et B. Cunliffe (dir.), *Mediterranean Urbanization 800-600 BC*, Oxford, Oxford University Press - British Academy (Proceedings of the British Academy), p. 71-90.
- RIVA C. (2010) – *The Urbanisation of Etruria: Funerary Practices and Social Change, 700-600 BC*, New York, Cambridge University Press, 247 p.
- ROLLEY C. (1992) – Le rôle de la voie rhodanienne dans les relations de la Gaule et de la Méditerranée (VII^e-V^e s. av. J.-C.), in M. Bats, G. Bertucchi et G. Congès (dir.), *Marseille grecque et la Gaule*, actes du colloque international d'histoire et d'archéologie et du 5^e Congrès archéologique de Gaule méridionale (Marseille, 18-23 novembre 1990), Lattes, ADAM (Travaux du centre Camille-Jullian; Études massaliètes, 3), p. 411-418.
- ROLLEY C. (2003) – *La tombe princière de Vix*, Paris, Picard, 2 vol., 383 p.
- RUBAT-BOREL F. (2009) – L'apport de l'épigraphie à la connaissance des langues celtiques : le celtique de la Cisalpine, in *Golasecca (VIII^e-V^e siècle av. J.-C.). Du commerce et des hommes à l'âge du Fer*, catalogue de l'exposition du musée d'Archéologie nationale (Saint-Germain-en-Laye, novembre 2009-avril 2010), Paris, RMN, p. 74-75.
- SANDERS L. (1992) – *Système de villes et synergétique*, Paris, Anthropos - diff. Economica (Villes), 274 p.
- SERVICE E. R. (1962) – *Primitive Social Organization. An Evolutionary Perspective*, New York, Random House (Studies Anthropology), 211 p.
- SHERRATT A. (1995) – Fata Morgana: Illusion and Reality in 'Greek-Barbarian Relations', *Cambridge Archaeological Journal*, 5, 1, p. 139-156.
- SIEVERS S. (1984) – *Die Kleinfunde der Heuneburg. Die Funde aus den Grabungen von 1950-1979*, Mayence, Philipp von Zabern (Römisch-germanische Forschungen, 42; Heuneburgstudien, 5), 2 vol., 256 p.
- SNODGRASS A. (1980) – *Archaic Greece: The Age of Experiment*, Londres - Melbourne - Toronto, Dent, 236 p.

- SNODGRASS A. (1993) – The Rise of the Polis: the Archaeological Evidence, in M. H. Hansen (dir.), *The Polis as an Urban Centre and as a Political Community*, actes du symposium (Copenhague, 1996), Copenhague, Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab (Acts of the Copenhagen Polis Center, 4), p. 30-40.
- SØRENSEN M. L. S. (2000) – *Gender Archaeology*, Cambridge, Polity Press, 236 p.
- STAFFORD P. (2001) – Queens and Treasure in the Early Middle Ages, in E. M. Tyler (dir.), *Treasure in the Medieval West*, York, York Medieval Press, p. 61-82.
- STAFFORD P., MULDER BAKKER A. B. (2001) – *Gendering the Middle Ages*, Oxford, Blackwell, 244 p.
- TESTART A. (1998) – L'esclave comme institution, *L'Homme*, 145, p. 31-69.
- VERGER S. (1998) – Note sur un graffiti archaïque provenant de l'habitat hallstattien de Montmorot (Jura), *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, 142, 3, p. 619-632.
- VERGER S. (2003) – Qui était la dame de Vix? Propositions pour une interprétation historique, in M. Cébeillac-Gervasoni et L. Lamoine (dir.), *Les élites et leurs facettes. Les élites locales dans le monde hellénistique et romain*, actes du colloque (Clermont-Ferrand, 2000), Rome - Clermont-Ferrand, École française de Rome - Presses universitaires Blaise-Pascal (École française de Rome, 309; Erga, 3), p. 583-625.
- WALLERSTEIN I. (1974) – *The Modern World-System*, New York, Academic Press (Studies in Social Discontinuity), 410 p.
- WEBER M. (1923) – *Wirtschaftsgeschichte*, rééd. Berlin, Duncker-Humblot, 1991, 355 p.
- WELLS P. S. (1980) – *Culture Contact and Culture Change. Early Iron Age Central Europe and the Mediterranean World*, Cambridge, Cambridge University Press, 171 p.
- WELLS P. S. (1981) – *The Emergence of an Iron Age Economy: The Mecklenburg Grave Groups from Hallstatt and Stična*, Cambridge, Peabody Museum of Archaeology and Ethnology (Bulletin, 33), 246 p.
- WHEATLEY P. (1972) – The Concept of Urbanism, in P. Ucko, R. Tringham et G. Dimbleby (dir.), *Man, Settlement and Urbanism*, Londres, G. Duckworth, p. 601-637.
- WHITLEY J. (1988) – Early States and Hero Cults: a Re-Appraisal, *Journal of Hellenic Studies*, 108, p. 173-182.
- WHITLEY J. (1995) – Tomb Cult and Hero Cult. The Uses of the Past in Archaic Greece, in N. Spencer (dir.), *Time, Tradition, and Society in Greek Archaeology. Bridging the 'Great Divide'*, Londres - New York, Routledge, p. 43-63.
- WINTHER H. C. (1997) – Princely Tombs of the Orientalizing Period in Etruria and Latium Vetus, in H. Damgaard Andersen, H. W. Horsnaes, S. Houby-Nielsen et A. Rathje (dir.), *Urbanization in the Mediterranean in the Ninth to Sixth Centuries BC*, Copenhague, University of Copenhagen-Museum Tusulanum Press (Acta Hyperborea, 7; Danish studies in classical archaeology), p. 423-446.
- ZÜRN H. (1970) – *Hallstattforschungen in Nordwürttemberg. Die Grabhügel von Asperg (Kr. Ludwigsburg), Hirschlanden (Kr. Leonberg) und Mühlacker (Kr. Vaihingen)*, Stuttgart, Muller und Gräff (Veröffentlichungen des staatlichen Amtes für Denkmalpflege Stuttgart, Reihe A; Vor- und Frühgeschichte, 16), 128 p.

Patrice BRUN

université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne
3, rue Michelet, 75006 Paris
patrice.brun@univ-paris1.fr

Bruno CHAUME

UMR 6298 « ARTEHIS »
université de Bourgogne, faculté des Sciences
6, boulevard Gabriel, 21000 Dijon
bruno.chaume@free.fr